

C. Littré
S É J O U R ²
DE
D I X M O I S
EN
F R A N C E,
PAR UN
É M I G R É,

QUI n'avoit pu sortir de TOULON en Décembre 1793,
& ne s'est sauvé de France que par l'élargissement des
Prisonniers de PARIS, en Août 1794.

Cet Intervalle est rempli par une fable d'Aventures intéressantes & singu-
lières, qui peuvent donner une idée de l'Intérieur de la FRANCE
& des Mœurs de ses Habitans durant ce Période.

ON Y TROUVE
LA RELATION COMPLETE DE L'HISTOIRE DE LA VENDETTE,
ET CELLE DES CHOUANS.

SECONDE PARTIE.

PAR
LE COMTE DE C***.

A LONDRES:

Se vend chez DE BOFFE, N° 7, Gerrard-Street, Soho; RICHARD
WHITE, N° 173, Piccadilly; OWEN, N° 168, Piccadilly; WILLIAM
CLARKE, N° 38, New Bond-Street; W. RICHARDSON, Royal Exchange;
E. HARLOW, N° 45, Pall-Mall; T. BOOSEY, N° 4, Old Broad-Street;
MOLINI, and Co. N° 28, Hay-Market; J. KERBY, N° 190, Oxford-
Street; & MURRAY, N° 32, Fleet-Street.

1795.

A V E R T I S S E M E N T.

Le Lecteur est prié de vouloir bien parcourir l'*Errata*, avant de commencer la lecture de l'Ouvrage.

Errata de la Première Partie.

Page 21, ligne 13, deux, lisez des
 —22, l. 5, par-tout, lisez par fois
 —23, l. 21, de, lisez je
 —31, l. 8, leur, lisez le
 —44, l. 4, les...les, lisez ses...ses
 —52, l. 22, Bordelois, lisez Lyon-
 nois

Page 57, l. 6, l'idée, lisez l'aide
 —72, l. 7, déclarer que, lisez déclara-
 rer moi-même que
 —90, l. 16, de patriotes, lisez des
 patriotes
 —93, l. 14, brille, lisez brilla

Errata de la Seconde Partie.

Page 10, ligne 15, sollicitées, lisez
 désignées
 —26, l. 17, prisés, lisez pressés
 —35, l. 6, demanda, lisez demande
 —38, l. 21, *Vitré*, lisez *Vitré*
 —51, l. 14, n'avoient, lisez n'avait
 —53, l. 1, n'a à, lisez n'a plus à
 —55, l. 8, à victoire, lisez à la vic-
 toire
 —62, l. 3, lien, lisez sein
 —65, l. 17, seuil, lisez seul

Page 70, l. 5, d'en trouver, lisez de
 s'en procurer
 —78, l. 10, occuperont, lisez occu-
 peront le plus
 —90, l. 8, fa, lisez ma
 —94, l. 1, fait, lisez font
 —95, l. 4, ressert, lisez resserre
 —*Ibid.* l. 14, bienfaisant, lisez bien-
 faisante
 —98, l. 1, avez, lisez aurez



SOMMAIRES DE CETTE SECONDE PARTIE.

LE COMTE & l'Inconnu concertent ensemble plusieurs projets utiles.—Le Comte obtient par adresse le moyen de quitter la Baronne, & va porter dans la Vendée, des avis importans au Chef des Royalistes.—Aventure qu'il rencontre sur la route.—Il se bat, & joint enfin l'armée de CHARRÈTE. Page 9

HISTOIRE DE LA VENDE'E.—Description de ce Pays.—Insurrection de ses Habitans.—Événemens de cette Guerre terrible. . . Page 17

Continuation de la Guerre de la Vendée.—Les Royalistes en Bretagne.—Leurs succès & leurs revers.—Situation critique de CHARRÈTE.—Sa constance courageuse.—Nouvelle Insurrection. Page 33

Continuation de la Vendée.—Principe, Mœurs & Religion de cette Peuplade à jamais célèbre.—De ses Chefs.—Détails curieux & peu connus.—La Religion & l'Enthousiasme, employés à rendre les Royalistes invincibles. Page 54

Événemens Militaires.—Anecdote du Républicain auquel le COMTE accorde la vie.—Il est fait prisonnier lui-même.—Affreux traitement qu'il éprouve.—Hasard inespéré qui le sauve. Page 79

*Parti que prend le COMTE après sa liberté.—
Détails curieux sur le Pays qu'il parcourt.—
Il arrive chez lui, & revoit de ses paysans :
scène touchante.—Désespoir qu'il éprouve.—
Danger qu'il court.—Présence d'esprit de son
Père nourricier, qui le sauve en le livrant à un
Détachement de l'Armée Révolutionnaire. Page 89*

*HISTOIRE DES CHOUANS.—Brigandage de
l'Armée Révolutionnaire.—Excès commis
sur sa route. Page 100*

*Arrivée du COMTE à Paris.—Ouverture de la
Campagne.—Prise de Landrecies.—Consternation : le Comte en profite pour abandonner
son bataillon, & s'unir à des partisans de la
Royauté.—Plan vrai ou prétendu du Colonel
Mack.—Le Comte est arrêté, & n'échappe à
la guillotine que par une circonstance miracu-
leuse qui lui rend sa liberté. Page 107*

*Le COMTE tranquille pendant quelque temps.—
Il est arrêté comme suspect.—Chûte de Ro-
berspierre.—Délivrance du COMTE.—Il re-
trouve à Paris l'Inconnu dont il a été déjà
fait mention.—Le COMTE émigre de nouveau
par son conseil.—Conclusion. Page 116*

S É J O U R, &c.

LE COMTE & l'Inconnu concertent ensemble plusieurs projets utiles.—Le Comte obtient par adresse le moyen de quitter la Baronne, & va porter dans la Vendée des avis importans au Chef des Royalistes.—Aventure qu'il rencontre sur la route.—Il se bat, & joint enfin l'armée de CHARRÊTE.

CHARGÉ de la confiance du respectable *Inconnu*, & choisi par lui pour remplir une mission utile & périlleuse, nous rêvâmes long-temps de concert, aux moyens d'en assurer le succès : enfin voici le plan auquel nous nous arrêtâmes.

Toujours aimé malgré ma rebutante froideur, je parus me réveiller tout-à-coup aux yeux de ma belle maîtresse, & brûler enfin de cette noble ambition qu'elle ne se laissoit pas de m'inspirer. Honteux de n'avoir rien fait encore digne d'elle, soupirant d'être exclus quand d'autres pouvoient être admis, rougissant d'être soumis à des épreuves longues &

fans éclat ; je la suppliai de me permettre d'aller au loin combattre en son nom, & acquérir en peu de temps , une gloire digne d'elle & de ses vœux. Elle fut transportée de mon enthousiasme naissant ; mais sa tendresse alarmée lui faisant préférer pour moi la palme aux lauriers, elle me défendit les hasards des combats, & ne me permit que les triomphes civiques.

Bordeaux fut choisi comme le champ le plus fécond & le plus propre à recueillir une abondante & glorieuse moisson. D'ailleurs c'étoit la demeure de plusieurs de ses amis intimes, que sa recommandation alloit rendre les miens, au lieu que son crédit expiroit vers les frontières de la Vendée, que j'avois d'abord sollicitées. Elle se trouvoit n'y avoir aucune connoissance, &, malgré sa célébrité révolutionnaire, cela ne paroîtra pas bien extraordinaire ; car si l'on réfléchit un moment au *système* développé par mon Inconnu, on verra qu'effectivement les représentans & les zélés dans le Sud, devoient avoir peu de liaisons avec ceux de l'Ouest, parce qu'ils se gouvernoient par des principes tout-à-fait différens. L'importance de la mission de ceux-ci attiroit beaucoup plus les regards, & occupoit davantage l'attention des meneurs de la Con-

vention, qui n'y plaçoient que de leurs créatures, & les surveilloient davantage.

Cependant comme je prouvai qu'il étoit possible, & même utile, que je parcourusse différens endroits ; avec les recommandations intimes pour Bordeaux, j'en obtins d'indirectes pour le voisinage de la Vendée, particulièrement pour les villes de Rochefort & de Saintes.

Muni de ces pièces authentiques & salutaires, je n'eus plus qu'à recevoir mes dernières instructions, & à songer à leur sûreté ; ce que mon inconnu me rendit bien facile, par ses idées tout-à-fait ingénieuses & singulières.

Je partis enfin, monté sur un superbe cheval, & pris le grand chemin de Bordeaux, suivi d'un fidèle écuyer, dont la démocratie égaloit au moins mon royalisme. Je me mis en campagne en vrai chevalier errant, non pas tout-à-fait comme autrefois pour redresser les torts & les injustices ! j'aurois eu trop à faire, mais seulement pour chercher les aventures.

Le troisième jour de notre marche, une rivière considérable se trouva sur notre route, & me fournit un moyen facile de me défaire de mon suivant

incommode. Je le fis passer à la rive gauche, sous prétexte d'aller m'annoncer chez une personne, pour laquelle j'avois en effet des recommandations réserves. Quant à moi, tournant tout-à-coup le dos à la rive droite, & précipitant ma marche dans le sens opposé, je fus en peu de jours sur les frontières mouvantes du royalisme & de la démocratie, tracées d'un côté par le désespoir, & de l'autre par la fureur.

Il n'est que trop aisé de les reconnoître au milieu des objets hideux qui les caractérisent : un horrible désert, fumant de sang & de décombres, semé de cadavres & de membres épars, les accompagne ou les précède toujours. Ma situation étoit dangereuse, & je jouois gros jeu ; car n'importe celui des deux qui m'appercevrait le premier, il étoit très possible qu'il me fît un mauvais parti, avant de me donner le temps de m'expliquer. Je redoutois sur-tout de tomber parmi les républicains, malgré les lettres dont j'étois porteur pour quelques-uns de leurs chefs, parce que je ne les supposois pas aussi accommodans, ni aussi faciles que ceux que je venois de quitter : aussi je faisois des vœux bien ardens pour rencontrer plutôt les royalistes, quoique je n'eusse auprès d'eux que mes intentions pour sauve-garde.

En attendant je cheminois toujours au hasard, parmi des ruines & des corps morts : enfin, le ciel me servit à mon gré. Au sortir d'un chemin creux, précisément au coin d'un taillis, je me trouvai sous le pistolet d'une vedette royaliste, qui me cria de descendre, ou que j'étois mort. J'avois eu la précaution de ne point me vêtir des couleurs nationales, & c'est à l'indifférence de mon habit que je devois l'alternative polie du cavalier de *Charrête*. J'étois armé de toutes pièces, car c'est le costume universel en France, depuis le législateur qui fait la loi, jusqu'au sans-culotte qui l'exécute ; mais je me donnai bien de garde de faire le mutin, & lui expliquant modestement mes raisons, je lui dis

“ que j'étois un artiste étranger, voyageant pour mes
 “ affaires ; que le hasard seul m'avoit égaré, & bien
 “ certainement dans des parages que j'étois loin
 “ de chercher : j'ajoutai que s'il avoit d'ailleurs
 “ le moindre doute sur la vérité de mon rapport,
 “ il étoit bien le maître de me conduire à son général, & que je le suivrois de grand cœur.”

Après quelques momens d'incertitude, cet homme se déterminà à me conduire au quartier général ; s'étant saisi de mes pistolets & de mon sabre, il m'ordonna de le suivre. Après avoir franchi des routes impraticables, à la descente d'un

coteau extrêmement rapide, dans un chemin bordé de haies hautes & épaisses, nous aperçûmes, en face de nous, une patrouille républicaine, composée de cinq cavaliers : il étoit impossible de l'éviter. Arrêtés par-derrière, à droite & à gauche, coupés par-devant, nous nous trouvâmes pris en tous sens.

Dans cette extrémité dangereuse, craignant surtout le parti violent que ce royaliste pouvoit prendre à mon égard, je me dépêchai de m'expliquer avec lui.—“ Ami,” lui dis-je, “ je me suis dit étranger, “ quand je n'étois pas sûr de toi ; à présent, que “ je te reconnois évidemment pour royaliste, je te “ déclare que je le suis aussi, & que j'apporte les “ dépêches les plus importantes à ton général. “ Fie-t'en à ma parole, & rends-moi mes armes, “ ou nous périssons tous deux.”

Mon homme, tout occupé de ce qu'il voyoit, & se préparant au combat, me les laissa prendre plutôt qu'il ne me les rendit. C'étoit la première fois que j'allois me battre corps à corps. Quelle joie ! Brûlant d'ardeur & de satisfaction, j'invoque le nom de *Joséphine*, & me ferrant contre mon compagnon, je fonds comme un éclair sur l'ennemi. Avant de le joindre, un de mes pistolets en a déjà renversé un ; bientôt le choc terrible de mon cheval,

& la bonté de mon sabre, me défont d'un second, tandis que mon intrépide compagnon en dépêche un troisième. Alors la victoire se déclare pour nous, les deux autres prennent la fuite, & nous abandonnent le champ de bataille.

Cependant nous étions parmi les postes royalistes, & des détachemens étoient accourus au bruit : on me conduisit en triomphe au général ; c'étoit CHARRÊTE lui-même, mon ami, mon camarade. Une ancienne liaison, une longue habitude nous avoit attachés long-temps l'un à l'autre. Malheureusement la différence des principes dans notre révolution, a brisé plus d'une fois des liens plus chers encore ; mais au récit de l'action que je venois de faire, & sur-tout en recevant les avis dont j'étois porteur, ces titres mutuels retrouvèrent tous leurs droits, & nous nous embrasâmes tendrement.

Je vis avec attendrissement & surprise, parmi les dignes compagnons qui l'entouroient, plusieurs autres de mes anciens camarades, dont j'avois appris la mort ailleurs, & que leurs familles trompées pleurent encore aujourd'hui. Je leur fis connoître mon intention de m'associer désormais pour toujours à leur sort, & ne leur demandai pour récompense que de pouvoir partager en simple soldat, leurs pé-

rils & leur gloire. Je fus accueilli comme un frère de tous ces héros intrépides & purs, dont le dévouement généreux compte pour rien les services rendus, & les mérites passés. Ils voulurent que dès cet instant, je fus en tout assimilé à eux, & j'eus le bonheur de me voir aussitôt officier parmi les braves royalistes.

Ce fut là que je pus à mon aise, m'instruire des événemens de l'*Insurrection Vendéenne*, & qu'il me fut facile d'apprendre, de la bouche même de ceux qui les avoient produits, des détails jusqu'alors ignorés, ou inconnus. Le lecteur impatient va les retrouver dans le chapitre suivant.

HISTOIRE

*HISTOIRE DE LA VENDE'E.—Description de ce
Pays.—Insurrection de ses Habitans.—Evénemens
de cette Guerre terrible.*

DANS le sud de la rivière de Loire, & dans la province qui portoit jadis le nom de Poitou, est un pays inégal & difficile, couvert de bois épais, & semé de marais fangeux; c'est la *Vendée*. César, dans ses *Commentaires*, en parle comme d'un canton qu'il ne put jamais ni fouiller, ni soumettre tout-à-fait, à cause des difficultés insurmontables de la nature, & de la résistance opiniâtre de ses peuples. On aime à trouver, en passant, cette preuve antique, que le courage de ses anciens habitans a toujours été le même, & que la topographie de l'endroit n'a jamais changé.

Quand l'Assemblée constituante morcela toutes les provinces du royaume, elle fut prendre, dans la géographie des lieux même, le nom de toutes les divisions nouvelles qu'elle avoit formées. C'est alors que la petite rivière de Vendée, sale, maré-

cageuse, & jusques-là ignorée, commença d'être connue sur les registres nationaux, en donnant son nom au démembrement qu'elle arrosoit. Mais la loyauté de ceux qui peuploient ses bords & ses environs, lui réservoir une célébrité plus digne, & une gloire plus pure, en la destinant à nommer désormais un rassemblement d'hommes indomptables, fidèles à leur Dieu, à leur Roi, & terrible à leurs ennemis.

Qu'on fasse attention, je prie, que ce n'est ni mon cœur, ni ma partialité légitime qui accompagnent ce nom célèbre d'une acception aussi honorable, mais les patriotes eux-mêmes. Qu'on lise tous leurs rapports, & l'on verra que toutes les fois qu'ils ont voulu intéresser la terreur publique, & peindre une insurrection redoutable, dangereuse, inextinguible, ils ont cru ne pouvoir mieux faire qu'en l'appelant une *nouvelle Vendée*.

Pour peu qu'on jette un moment les yeux sur la conduite des Vendéens, avant leur insurrection, on fera tenté de croire qu'il peut exister un sol favorisé de la vertu, comme il en existe cent favorisés de la nature. On verra que jamais les payfans de ces contrées ne partagèrent les opinions criminelles qui dominèrent le reste de la France. Jamais leur conf-

cience n'abjura la religion de leurs pères, & jamais leur cœur ne proscrivit le Seigneur bienfaisant qui les avoit nourris, ni le pasteur charitable qui les avoit soulagés. Au contraire, ces bonnes gens se montrèrent toujours les amis du trône, des autels, & des châteaux. Ils prirent les armes lors de l'évasion du Roi, pour le soutenir ; ils cachèrent leurs prêtres au milieu d'eux, quand on voulut les exiler en terre étrangère ; ils accoururent au secours de leurs seigneurs, toutes les fois que des brigands vinrent incendier leurs demeures. Assujettis avec tout le reste de la France, au joug tyrannique de la Convention, ils ne supportoient qu'impatiemment ses chaînes sacrilèges, lorsque l'assassinat du Roi, & les recrutemens forcés, vinrent mettre le comble à leur indignation & à leur désespoir. Alors ceux qui étoient demeurés parmi eux, avec l'intention de diriger leurs sentimens, & d'en profiter un jour pour combattre à leur tête, décidés d'ailleurs par les succès des Autrichiens à la frontière, crurent que le moment favorable étoit venu. Ils se montrèrent, ils parlèrent, &, dans un instant, le soulèvement fut général & terrible. Tous ces paysans, armés seulement de leurs bâtons, ou des ustensiles de leurs ménages, sautèrent comme des furieux sur les gardes nationales qui les entouroient, & bientôt leur courage leur eut fourni des fusils, dont tous ne

savoient pas se servir, des canons dont la plupart ignoroient l'usage, & une foule d'autres instrumens de guerre, qu'aucun d'eux ne connoissoit.

Enhardis par ces premiers succès, ils parcourent les villes voisines, recueillant tous les royalistes qu'ils rencontrent, & désarmant au contraire tous ceux qui ne le sont pas. Chemin faisant, ils détruisent les patriotes par-tout où ils résistent ; ils enfoncent les prisons, délivrent une multitude de prêtres & une foule de gentilshommes, qui deviennent autant de guides à de nouvelles entreprises, & à de nouvelles victoires.

Cependant cette étincelle, qui n'avoit paru que méprisable dans le principe, allume un grand foyer, qu'il n'est plus possible d'éteindre. Quarante lieues de pays sont enlevés à la république, en un clin d'œil. Les vieillards, les femmes, les enfans, & les vivres. sont transportés sur des derrières impénétrables ; cinquante mille payfans en défendent les approches. En vain la Convention décrète des soldats, nomme des généraux, destine des trains d'artillerie contre ce qu'elle appelle des bandits, des scélérats ; ceux-ci demeurent constamment vainqueurs. Les armées patriotes semblent n'arriver en poste que pour hâter leur défaite. Leurs généraux malheu-

reux passent du commandement à la guillotine, & leurs canons, du camp des républicains dans celui des royalistes, qui, ne sachant qu'en faire, les brisent & les abandonnent.

En peu de mots, voilà l'histoire des premiers mois de l'insurrection Vendéenne. L'Europe étonnée apprenoit chaque jour des succès nouveaux, & ne soupçonnoit point encore les héros auxquels on en étoit redevable. On en fit long-temps hommage à un être supposé, à un certain GASTON, qui n'exista jamais que dans la mémoire des royalistes : leurs chefs, qui vouloient demeurer inconnus, se créèrent eux-mêmes ce général imaginaire. Ils furent le prendre dans les fastes de l'honneur François, & le choisirent, parce qu'ils crurent ne pouvoir combattre sous un nom plus pur, ni plus digne de la victoire : une vertueuse prudence avoit dicté cette mesure salutaire ; c'étoit la sensibilité qui imposoit des précautions à la gloire. Chaque royaliste avoit laissé quelque tête précieuse parmi ses ennemis, & il n'y en avoit pas un qui ne dût trembler de racheter sa victoire par des larmes ; mais le temps, qui toujours ternit le mensonge, & fait briller la vérité, a laissé percer jusqu'à nous tous les détails de ces premiers événemens, aussi bien que les noms précieux de tous ces chefs, qui cherchoient en vain à se dérober à leur gloire.

Tout le monde fait aujourd'hui que CHARRÈTE, jeune lieutenant de vaisseau, de 28 ans, excita le premier rassemblement qui se fit à *Machecould*, dans le voisinage de Nantes, sa patrie. Ce fut là que, le 10 de Mars, jour à jamais mémorable, se déploya l'étendard royal, & que LOUIS XVII fut proclamé par des sujets généreux & fidèles, qui jurèrent de périr, ou de le venger. Un Garde Suisse, le brave STOFFLET, suivit de près l'exemple de Char-rète ; & le Sacristain de l'église de *Beaupréau*, le bouillant CATINEAU, se trouva, presque en même temps, à la tête d'un troisième rassemblement. Voilà la foible origine d'un parti qui devint tout-à-coup redoutable & puissant, parce que la haine de la tyrannie républicaine animoit tous les esprits, & que l'amour de la Royauté remplissoit tous les cœurs.

Bientôt après, Stofflet & Catineau, aussi modestes que braves, cédèrent leur commandement au sein même de la victoire. Le premier usage qu'ils firent de leurs succès fut de se donner des chefs dans ceux même dont ils venoient de briser les fers. Tels furent M. D'Elbée, officier de mérite & d'expérience, qui fut reconnu pour le généralissime, & une foule de jeunes gentilshommes, les *Bonchamps*, les *Lescures*, les *Fleuriot*, les *La Roche Jacquelin*,

& tant d'autres semblables, tous à la fleur de leur âge, & dans la première fermentation de leur sang & de leur enthousiasme, qui, depuis, ont fait des actions personnelles qui tiennent du prodige, & qui pourroient passer à bon droit, si elles étoient bien connues, pour le digne supplément des hauts faits d'armes de nos anciens Paladins.

Cependant les Royalistes, malgré leurs premiers avantages & leur nombre, qui croissoit à chaque instant, n'en demeuroient pas moins au milieu d'un pays ennemi, qui les touchoit de tous côtés ; & il est bon de faire connoître les belles dispositions qu'ils firent pour le défendre en tout sens.

Adossés à la Loire, qui garantissoit leurs frontières septentrionales, ils se partagèrent en trois grandes armées : l'une fut portée vers l'ouest, pour se défendre de Nantes & des sables d'Olonne : c'étoit la plus foible. Elle demeura constamment sous les ordres de Charrète, & ses mouvemens furent presque toujours distincts & séparés des deux autres. La seconde, au sud, fit face à Luçon & à Fontenay-le-Comte. Enfin la troisième, la plus forte de toutes, celle qui avoit le plus d'ennemis à combattre, observoit, dans l'est, Saumur & ses environs. Toutes ces armées, habilement assises

sur un terrain difficile & favorable au talent, se réunissoient suivant les circonstances, ou se subdivisoient encore. La bonne disposition des chefs, & l'ardeur incroyable des soldats, procurèrent les avantages les plus rapides & les plus brillans. Les Royalistes tinrent la campagne pendant trois mois consécutifs, & signalèrent presque tous les jours par de nouvelles victoires. Ils battirent toutes les armées qui leur furent opposées, & entrèrent dans presque toutes les places contre lesquelles ils avoient à se garantir.

Rien ne leur résista ; & s'ils ne furent pas plus loin, c'est que la sage ambition de leurs chefs ne consistoit pas à envahir des territoires, mais seulement à préserver le leur de toute atteinte. Ils songeoient moins à détruire la république au loin, qu'à affermir la Royauté au milieu d'eux. Satisfaits d'en avoir relevé l'étendard, ils croyoient le plus grand objet rempli, si, le fixant par des victoires, ils désignoient avec éclat le poste où tout bon François devoit se rendre. N'ayant jamais conçu la prétention insensée de détruire eux seuls tous leurs nombreux ennemis, ils cherchoient seulement à maintenir un rassemblement capable de donner un jour la main aux Puissances étrangères, qui, ayant le même intérêt qu'eux, mais
avec

avec beaucoup plus de moyens & de puissance, devoient aussi naturellement faire de plus grands efforts, & obtenir de plus grands succès. Ainsi, s'en reposant, pour la destruction de l'hydre révolutionnaire, sur des Alliés qu'ils croyoient aussi généreux que braves, ils se réservoient pour servir immédiatement leur jeune Souverain, auquel ils se faisoient un bonheur de pouvoir présenter, dès les premiers jours de sa liberté, une armée nombreuse & fidelle. En attendant, ils se contentoient de former une enceinte impénétrable autour de leurs champs & de leurs familles. Ils présentoient à l'ennemi un front terrible & guerrier, tandis qu'on moissonnoit tranquillement sur leurs derrières, & que les femmes, les enfans, les vieillards, une partie des combattans même, venoient, à l'abri du courage des autres, jouir des charmes de la paix, & des douceurs du repos.

Un Conseil souverain, formé de sages, les gouvernoit au nom du Monarque, & faisoit revivre parmi eux les antiques loix dont on avoit voulu les frustrer. En un mot, ce fortuné pays avoit tout retrouvé ; & il est vrai de dire que, pendant près de six mois que ce sage système fut heureusement suivi, la Vendée ressembloit à ces îles de l'océan, qui demeurent florissantes & tranquilles, au mi-

lieu des vagues irritées qui les enveloppent de toutes parts. Pendant ce court intervalle, ses habitans heureux au sein du bon ordre, ne songèrent plus qu'à leurs douces occupations ; & si par fois le nom de *République*, & le récit de ses forfaits, vint encore frapper leurs oreilles, ce ne fut que par la bouche des prisonniers, dont les braves Royalistes ne cessoient de remplir la contrée.

Fidèles à ce beau plan si analogue d'ailleurs à la nature de leurs soldats, les chefs royalistes, maîtres de leur courage, ne combattoient jamais pour le stérile honneur de la victoire, mais toujours pour des fruits déterminés & précieux, qu'ils manquoient rarement de recueillir. N'ayant d'autres armes que celles qu'ils prenoient à l'ennemi, & d'autres supplémens de vivres que ceux dont ils pouvoient s'emparer, quand ils se trouvoient prisés par le besoin, ou aiguillonnés par le voisinage de ces objets, alors ils s'ébranloient & frappaient un coup terrible, qui, presque toujours, les en rendoit maîtres. Apprenoit-on, par exemple, qu'un des camps de l'ennemi venoit d'être abondamment pourvu, on combinait aussitôt son attaque, on l'enveloppoit, on fendoit de tous côtés : le soldat, par une fuite précipitée, échappoit alors quelquefois, mais l'attrail immense qui l'accompagnait devenoit tou-

jours, en entier, la proie du vainqueur. Découvrait-on encore qu'une ville renfermoit des magasins considérables, ou des provisions nombreuses, on y couroit tout de suite ; le courage & l'opiniâtreté surmontoient tous les obstacles, & presque toujours elle étoit enlevée.

C'est ainsi que les Royalistes surprirent plusieurs camps, détruisirent plusieurs armées, & forcèrent plusieurs villes : entr'autres *Fontenay*, qui leur fournit beaucoup d'argent & des magasins considérables ; *Thouars*, où ils firent quatre mille prisonniers de ligne ; & *Saumur*, qui mit entre leurs mains un arsenal complet, & des provisions immenses de guerre & de bouche. La prise de cette dernière place, achetée par un combat terrible, & une victoire décisive, fut leur action la plus célèbre, & marqua le sommet de leur puissance ; mais elle en fut en même temps l'écueil, aussi bien que le prélude de leurs revers.

Constamment vainqueurs, les Royalistes commençoient à se croire invincibles : la prise d'une place forte, le passage de la Loire, la possession d'Angers, l'appel de plusieurs villes voisines, acheva de les enivrer. L'orgueil se glissa dans leurs cœurs inaccessibles à la crainte, & dès-lors

les fortes colonnes qu'avoient élevées leur valeur & leur courage, commencèrent à chanceler. On parla hautement d'abandonner le systême prudent qu'on avoit suivi jusqu'alors. Pour la première fois, des opinions différentes divisèrent le Conseil. Les têtes les plus sensées & les plus raisonnables, se fondant sur l'heureuse expérience du passé, vouloient que, satisfaits d'avoir obtenu les provisions & les armes qu'on étoit venu chercher dans Saumur & dans Angers, on revînt former de nouveau le cercle préservateur de leurs familles, & reprendre l'enceinte précieuse qui renfermoit les débris de la Monarchie, & ses espérances futures : d'autres, au contraire, & les plus jeunes sur-tout, vouloient qu'on s'abandonnât enfin à la fortune, qui sembloit les conduire par la main, & qu'on ne rebutât plus la victoire, qui chaque jour les combloit de faveurs inutiles. Dans leur ardeur indiscrete, ils vouloient qu'on pousât toujours en avant ; & sans réfléchir aux immenses difficultés qui se présentoient en foule, ils osoient proposer même de marcher droit à Paris. Au sein de la prospérité, la hardiesse plaît toujours à la multitude : aussi cette mesure, vivement applaudie de l'élite de l'armée, fut bien près de l'emporter sur les objections prudentes de ceux qui représentoient la distance des lieux, le besoin des vivres, le désordre courageux

des payfans, qui devoient nécessairement succomber dans la plaine, sous l'ensemble machinal des soldats ; la difficulté des points de ralliement, la certitude d'une destruction totale dans le cas d'une défaite, enfin la diminution de l'armée par l'abandon successif de tous ceux qui ne voudroient pas s'éloigner de leurs foyers, ni de leurs femmes.

Toutes ces raisons ne paroissoient pas suffisantes à une jeunesse ivre de succès, & bouillante de courage. On se disputa long-temps avant de s'entendre : enfin, les deux partis transigèrent : l'un consentit d'adopter les mesures offensives ; l'autre sacrifia le projet de marcher à Paris, & tous deux s'accordèrent à faire le siège de Nantes.

On se mit donc en marche vers cette dernière place ; mais on n'étoit point encore arrivé à sa vue, qu'il étoit déjà facile d'appercevoir la vérité de quelques-unes des objections présentées par les ennemis du système offensif. On avoit assiégé Saumur avec 50 mille hommes, & l'on n'en put conduire que 18 mille sous les murs de Nantes. La plus grande partie des payfans qui venoient de vaincre à Saumur, laissèrent à leurs compagnons le soin de courir à de nouveaux lauriers, & s'en retournèrent chez eux recueillir le véri-

table fruit de leur dernière victoire, qui étoit d'avoir assuré leurs moissons.

Cependant les 18 mille Royalistes attaquèrent Nantes, avec leur courage ordinaire. Ils firent des prodiges, & peu s'en fallut que le succès ne couronnât leur témérité. Ils pénétrèrent dans les fauxbourgs, mais ils ne purent enlever le corps de la place. Cette grande ville, défendue par une population nombreuse, & une garde nationale aguerrie, renforcée par les débris des garnisons de Saumur & d'Angers, tint contre toute leur furie, & se sauva par une résistance désespérée. Les Royalistes levèrent le siège, & retournèrent chez eux. Le succès eût été de la plus grande importance pour eux, en ce qu'il leur eût fourni des magasins immenses en tout genre. Le revers ne leur fut nullement funeste, puisqu'il ne fit que les rendre à leur premier système : ç'avoit été précisément le calcul habile des sages de l'armée, qui, ne pouvant résister au torrent, avoient cherché du moins à le diriger pour le mieux, & avoient fait abandonner la folle idée du siège de Paris, pour celle plus raisonnable de l'attaque de Nantes.

Cependant les patriotes, écrasés de défaites, n'étoient plus capables d'inquiéter les Royalistes

revenus chez eux ; & ceux-ci eurent tout le temps nécessaire pour recueillir leur moisson, avant que les décrets & les violences de la Convention, n'eussent créé de nouvelles armées. La fin de Juillet, & le mois d'Août, se passèrent dans la plus grande tranquillité : mais ce calme étoit celui de la tempête. La capitulation singulière qui permit de destiner la garnison de Valenciennes contre les Royalistes de Lyon, venoit de faire arriver celle de Mayence dans le voisinage de la Vendée ; & le système nouveau de la masse, facilement exécuté dans l'intérieur, fournissoit des armées entières sur les lieux même. Ce fut avec ces renforts que les généraux patriotes se remirent en campagne, vers les premiers jours de Septembre, traînant après eux des nuées de soldats. Les Royalistes, peu accoutumés à calculer le nombre ou la nature de leurs ennemis, tombèrent à bras raccourcis, & sur les défenseurs aguerris de Mayence, & sur les miliciens timides de la Masse. Ils en firent un carnage horrible. Les 20 premiers jours de Septembre, les virent triompher presque chaque jour, de cette multitude d'hommes, & obtenir, avec une poignée de monde seulement, des victoires qui, dans nos temps modernes, semblent tenir de la fable. Au pont de *Vrine*, par exemple, on vit 5 mille Royalistes disperser

25 mille patriotes, avec un carnage effroyable. A quelques jours de là, ils firent plus encore : 6 mille d'entre eux eurent le courage d'attaquer 40 mille de leurs ennemis; ils les battirent, & s'emparèrent d'une partie de leur artillerie & de leur bagage : c'est la célèbre *journée de Coron*.

Continuation

[4]

Continuation de la Guerre de la Vendée.—Les Royalistes en Bretagne.—Leurs succès & leurs revers.—Situation critique de CHARRÈTE.—Sa constance courageuse.—Nouvelle Insurrection.

QUI ne penferoit, après ces triomphes merveilleux, que les patriotes font tout-à-fait détruits, & que les Royalistes n'ont plus rien à craindre ? Hélas ! qui l'eût dit ? l'événement feul a pu le faire croire. Les Royalistes au contraire touchoient précifément alors au moment de leurs revers, & la Vendée alloit voir commencer fes défaits.

Il femble en vérité qu'un des signes qui caractérife davantage la Révolution Françoisé, c'est de voir toujours les événemens prendre le fens inverse des conjectures les plus probables. Tout-à-coup, par un revers de fortune, dont je n'ai jamais pu comprendre la caufe, quoique j'aie été fur les lieux même, les généraux patriotes, après avoir rafemblé les débris de toutes leurs armées éparfes, accourent en mafle, arracher, pour ainfi dire,

la victoire des mains des Royalistes. Ils arrivent, armés de décrets de la Convention, qui ordonnent de tout brûler, & de tout détruire sur leur passage. Le fer & la flamme à la main, ils assaillent ainsi les Vendéens, qui, surpris de ces dispositions nouvelles, ou effrayés de cette révolution subite, sont défaits à leur tour, & chassés de poste en poste. *Mortagne, Chollet, Tiffauge, Beaupréau*, tous ces retranchemens jusques-là inabordables, sont forcés coup sur coup : rien ne résiste ; les magasins de l'intérieur sont détruits, les canons repris, & les prisonniers remis en liberté. Bientôt la flamme dévorante se promène de tous côtés sur le sol humide de la Vendée, & pénètre jusques sur les bords de ses marais, à travers les arbres nombreux qui les entourent : 90 mille individus en sont débusqués, & se trouvent bientôt, sans munitions & sans vivres, acculés sur les bords de la Loire. Pour comble d'infortunes, leurs trois chefs, *D'Elbée, Bonchamp, & Lescure*, l'ame de leurs succès, & les dignes dépositaires de leur entière confiance, sont blessés tous les trois, & trop grièvement pour pouvoir s'occuper du mouvement de l'armée. Dans ce désordre extrême, personne ne se présente pour les remplacer. Chacun demeure étonné, craint, & ne réfléchit point. La multitude, dans pareil cas,

ne fait guères que fuir le danger le plus pressant. L'ennemi étoit derrière : au lieu de se retourner pour le combattre, on songe à l'éviter. Quelqu'un propose, par hasard, de passer la Loire : on l'exécute machinalement, & bientôt ce fleuve sépara les deux armées. Là, on se demanda de nouveau ce qu'il faut faire ? Alors les uns rappellent que les Anglois promettent des secours depuis long-temps ; d'autres ajoutent que le voisinage ne manquera pas sans doute de les faire obtenir ; & tous aussitôt se décident, sans consulter davantage, à traverser la Bretagne. Dès cet instant on retrouve sur ce bord toute la confiance qu'on n'avoit plus de l'autre côté ; & cette horde malheureuse, encombrée de femmes, d'enfans, de vieillards, de blessés & de malades, se met en marche, & vole gaiement à de nouveaux périls, & à de nouvelles victoires.

La Roche Jacquelin, l'admiration & l'idole de l'armée, celui à qui elle obéissoit après les trois chefs dont je viens de parler, se trouvoit par malheur en détachement, lorsqu'on prit cette détermination fatale. Il accourut, mais trop tard, & fut obligé de suivre lui-même, quand une fois il vit tous les siens sur la rive opposée. Ce jeune héros, dont le courage indomptable s'allia toujours à la modestie la plus simple, disoit souvent,

depuis, que s'il étoit arrivé à l'armée assez à temps pour empêcher le passage de la Loire, il auroit certainement vaincu les patriotes, & ramené les Royalistes dans leurs foyers. J'en ai vu tout le monde persuadé dans l'armée de Charrête ; & l'on y étoit aussi généralement convaincu que le seul malheur des trois chefs avoit occasionné tous les malheurs du temps. On ne doutoit nullement que leur présence n'eût rétabli les affaires, & prévenu sur-tout la funeste invasion de Bretagne.

Il est difficile d'imaginer l'enthousiasme qu'a laissé, dans la Vendée, la mémoire de ces trois héros, ainsi que la haute idée que l'on a conservée de leurs talens. Les officiers royalistes s'en entretenoient sans cesse ; & je vais rapporter précieusement ici, un trait que j'ai retenu d'eux, parce qu'il peint à merveille le caractère militaire de ces trois braves gentilshommes. On les supposoit dans la position critique de la fin de Septembre, acculés à la Loire, & presque cernés par les patriotes. " L'impétueux *D'Elbée*," disoit-on, " seroit rentré
" dans la Vendée, en passant sur le ventre de l'ar-
" mée républicaine ; l'audacieux *Bonchamp* auroit
" tourné leur droite, pour qu'aucun ne lui échap-
" pât, & les auroit dispersés, par une terreur pa-
" nique : quand au prudent *Lescure*, il auroit

“ effectué sur leur gauche une jonction savante
 “ avec Charrête, & les auroit forcés d'évacuer le
 “ pays par de simples marches, & d'habiles posi-
 “ tions.”

Cependant les généraux vainqueurs de la Vendée, croyant avoir exterminé tous les Royalistes, parce qu'ils étoient maîtres de leur terrain, & pensant n'avoir plus rien à combattre, parce qu'il ne se présentait plus d'ennemis, s'occupoient de piller les demeures des vaincus, au lieu de les poursuivre, & mandoient pompeusement à la Convention, qu'il n'existoit plus de Vendée, ni de rebelles, qu'ils avoient tout exterminé ; mais pendant qu'ils écrivoient ces choses sur la rive gauche, les dépêches de la rive droite annonçoient que tout étoit perdu, & qu'il n'y avoit plus d'espoir que dans l'heureux génie de la république. En effet, les Royalistes avoient transporté, au-delà de la Loire, les succès rapides & la gloire brillante dont ils avoient illustré, pendant long-temps, leur pays natal.

Comme on n'avoit nullement prévu leur venue en Bretagne, rien ne fut capable de les arrêter. Ils renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent sur leur passage, & détruisirent, chemin faisant, tous les petits corps qu'on leur opposa à la hâte. C'est

ainsi qu'ils franchirent, en peu de temps, l'espace difficile qui les séparait de la mer, & qu'ils vinrent planter leurs drapeaux victorieux sur les côtes septentrionales, à vue de la petite île de Jersey. Si les Anglois eussent pu leur donner le moindre secours, il est à croire que c'en étoit fait de la Convention Françoise, & de son ouvrage républicain. Les Royalistes ainsi appuyés voyaient se déclarer en leur faveur la Bretagne entière, & toute la Normandie. Des plaines faciles, des villes sans défenses, les conduisoient sans peine à Paris. Leur courage, & la bonté de leur cause, auroient fait le reste. Mais il étoit écrit que la destinée fatale qui, à-peu-près dans le même temps, pesoit à la fois sur les défenseurs de Toulon, & sur les vainqueurs du Rhin, étendrait aussi son influence infernale sur les Royalistes de la Bretagne. Séparés en deux colonies, l'une étoit passée dans la Normandie, & assiégeait la petite ville de *Grandville*, tandis que l'autre demeurait en Bretagne, & s'adossant aux épaisses forêts de *Fougère* & de *Vieré*, bloquait *Saint-Malo*, & cherchoit à pénétrer vers *Cancale*. C'est dans cette position favorable qu'ils attendirent quelque temps des nouvelles des Anglois : mais par une fatalité sans exemple, aucun avis ne parvint, pas une voile ne parut. *Grandville* fut manquée ; quelques chaloupes canonnières, venues

de Saint-Malo, forcèrent les Royalistes à se retirer, en les prenant à découvert sur une côte plate, & les foudroyant sans relâche. Comme les plus grands événemens dépendent souvent des plus petites causes ! Le plus foible bâtiment de guerre sur la côte de Normandie auroit alors, peut-être, prévenu la face actuelle de l'Europe ; il auroit suffi pour détruire les chaloupes canonnières de Saint-Malo, ou les forcer à la retraite. Grandville auroit été pris, les Royalistes seroient demeurés sur la côte, les Anglois les auroient joints, & je n'aurois certainement pas à raconter tous les malheurs horribles qu'on va lire.

Les Royalistes repoussés à Grandville, & peu accoutumés aux échecs, vinrent rallier ceux qui étoient dans le voisinage de Saint-Malo, portant avec eux un premier découragement, qui se communiqua bientôt au reste de l'armée : ferrée par l'ennemi, qui se renforçoit toujours malgré plusieurs défaites terribles qu'il avoit éprouvées coup sur coup, manquant de vivres, & ne voyant point d'apparence de secours, elle désespéra, & tout fut perdu.

Les premiers chefs qui l'avoient gouvernée avec tant d'empire, étoient morts ou absens ; *Bonchamp* & *Lescure* avoient succombé à leurs blessures mor-

telles ; & *D'Elbée* avoit effayé d'aller guérir les fiennes dans l'île de *Noirmoutier*, dont *Charrète* avoit fait la conquête, comme nous le dirons tout-à-l'heure. D'autres chefs, moins estimés, parce qu'ils étoient moins connus, les avoient remplacés. A la vérité *La Roche Jacquelin* & *Stofflet* restoient encore ; mais plus de 30 mille hommes avoient grossi l'armée royale depuis qu'elle avoit passé la Loire ; & ces nouveaux venus, qui n'avoient ni l'opiniâtreté, ni le dévouement des premiers Vendéens, ne partageoient pas non plus leur confiance aveugle, ni leur docilité héroïque. Ce furent eux qui excitèrent par-tout le trouble & le mécontentement. On se plaignit d'abord, puis on murmura ; enfin l'on finit par demander hautement à quitter cette côte d'infortunes & de misère, pour aller combattre de nouveau près de la cabane & de son verger.

Les chefs, jaloux de réprimer un mouvement si dangereux, & comptant d'ailleurs toujours sur l'arrivée des Anglois, s'opposèrent à la demande impérieuse des soldats, avec un courage admirable, & employèrent même la rigueur pour se faire obéir ; mais leur refus & leur sévérité ne servirent qu'à rendre la fermentation plus grande encore. Des têtes ardentes & dangereuses remplirent aussi-

tôt le camp de fables absurdes, & de calomnies atroces. Les chefs furent représentés comme des traîtres qui avoient voulu vendre les subalternes en les éloignant de leur pays ; & comme des lâches, qui ne tenoient à demeurer sur la côte, que pour attendre l'occasion favorable de se sauver en Angleterre. Aigris par les événemens, les esprits s'échauffèrent encore par ces propos ; bientôt la clameur est générale, & la défobéissance universelle. L'armée se met en marche sans consulter davantage ses officiers ; & ceux-ci, écumant de rage, sont obligés de suivre, & d'obéir à l'impulsion qu'ils ne peuvent arrêter. Ils abandonnent la côte en frémissant de colère. Et qu'on observe, je prie, l'acharnement de cette destinée toujours fatale, il s'éloignent précisément au moment où *le plus loyal, le plus vertueux, & le plus estimé des Anglois*, appareille pour venir à leur secours avec un corps d'élite, & des provisions immenses. Il arrive à son tour ; il se présente sur tous les points indiqués ; il répète par-tout les signaux convenus. Mais c'est en vain ; les Royalistes viennent de partir ; ils sont déjà loin du rivage, & leur étoile qui les éloigne du port, va les plonger bientôt dans les horreurs du naufrage.

On a dit, & répété souvent, que la défection des Royalistes venoit du grand nombre de dé-

ferteurs, que les patriotes y avoient fait passer, afin de les corrompre ou de les débander : mais c'est un conte populaire. L'inflexibilité barbare avec laquelle les républicains ont massacré tous ceux qu'ils ont rencontrés, ou fusillé tous ceux qu'ils ont pris, prouve suffisamment qu'ils n'avoient de connivence avec personne. Qu'on réfléchisse d'ailleurs un peu sur l'esprit de la multitude, sa versatilité, son inconstance, & l'on n'aura pas besoin d'aller chercher des causes étrangères pour donner l'explication d'un événement si naturel.

Cependant les Royalistes, en perdant leur obéissance, n'avoient rien perdu de leur courage : ils avoient gagné la côte en renversant tout ce qui s'opposoit à leur passage, ils revinrent dans l'intérieur avec la violence du torrent, qui détruit tout ce qu'il rencontre. En un moment ils inondèrent le *Maine* & l'*Anjou* ; les contrées voisines tremblèrent, & la Convention frémit sur son trône : la terreur qui les devançoit fit briser les ponts de la Loire jusqu'à *Blois*, & le tocsin sonna jusques dans *Orléans*.

Malgré des succès si rapides & si répétés, les Royalistes, si dangereux & si terribles, ne fai-

soient pourtant aucun progrès solide. Chaque victoire, au contraire, leur devenoit funeste, & chaque triomphe hâtoit le moment de leur ruine. Arrêtés par des rivières bien défendues, ils erroient dans la plaine & couroient à l'aventure, toujours vainqueurs s'ils attaquoient dans ce bassin spacieux & uni, toujours repoussés & vaincus s'ils essayoient de franchir ses bords. Ils étoient semblables à ces animaux furieux qui renversent tout ce qui les attaque de front, ou détruisent tout ce qui se présente dans l'arène, mais qui finissent toujours par succomber d'eux-mêmes, à force de se heurter contre les murs qui les renferment, ou de se débattre dans les filets dont on les couvre. C'étoit précisément là le calcul & l'espoir des patriotes. Fortement retranchés dans le sud & vers l'est, derrière la Loire & plusieurs autres rivières, ils faisoient arriver en poste 30 mille hommes de la Flandres, pour renforcer l'armée de Cherbourg, qui descendoit du nord vers les Royalistes, tandis que celle de Brest, de plus de 80 mille hommes, s'approchoit pour les entourer dans l'ouest.

C'est dans cette situation périlleuse & critique, qu'à travers mille dangers, un des émissaires du COMTE DE MOIRA, pénètre enfin jusqu'aux Royalistes, qu'il trouva épars dans les environs d'*An-*

gers, & leur apprend les démarches & les bonnes intentions du Gouvernement Anglois. Alors le jeune la Roche-Jacquelin propose une entreprise hardie, mais admirable, qui peut encore sauver les Royalistes, & confondre les patriotes : il ne s'agit rien moins que de courir droit à *Cherbourg*, d'enlever d'assaut cette place peu défendue, & de se ménager ainsi tout à la fois, par sa prise, une jonction facile du côté de la mer, & une défense aisée du côté de la terre, en se retranchant dans la presqu'île du *Cotentin* difficile à forcer. Chacun applaudit à cette détermination courageuse & salutaire, & tous jurent de la suivre. On se met en marche, les bandes éparées se rallient, & l'ardeur de la victoire semble encore une fois ranimer leur confiance ébranlée. Le jeune héros qui les conduit, laisse en arrière un tiers de son armée, pour couvrir sa marche, & faciliter la réunion des corps séparés, tandis qu'avec le reste il se porte en avant avec la rapidité de l'éclair. Les patriotes, qui observoient ces mouvemens, & les suivoient à pas lents, attaquent cette arrière-garde dans le *Mans* ; les Royalistes, avec leur fougue ordinaire, les repoussent, les dispersent, &, trop malheureusement, les poursuivent. Dans l'ardeur de leur course imprudente, ils tombent dans une armée fraîche & nouvelle, qui arrivoit précisément pour renforcer celle

qu'ils venoient de vaincre. Surpris d'une telle rencontre, débandés par la victoire, épuisés par le succès, il sont poursuivis à leur tour, dispersés ou détruits. La cavalerie de *Westerman*, escroc célèbre, & scélérat fameux, en fait un carnage horrible ; &, poursuivant ses avantages, elle tombe sans défense sur le centre, où sont les chariots, les bagages, les munitions, les vivres, les vieillards, & les blessés ; elle brise, égorge, & détruit tout ce qu'elle rencontre ; la terreur panique gagne l'avant-garde avec la nouvelle de ces désastres. C'est en vain que le brave la Roche Jacquelin & l'intrépide Stofflet cherchent à exciter leur courage, en leur proposant de combattre pour sauver ce qu'ils ont de plus cher. Un esprit de vertige s'empare tout-à-coup de ces gens, jusques-là si braves & si dévoués : ils sont sourds à la voix de leurs chefs ; ils se dispersent & les abandonnent ; ils fuient sans objet dans tous les sens, & jettent leurs armes pour mieux courir. Alors il n'y a plus de combats pour les patriotes, ce n'est plus qu'un massacre sûr & facile. Quarante lieues de pays présentent à l'instant un spectacle affreux : on voit de tous côtés ces plaines immenses remplies d'infortunés éperdus, qui courent pour éviter la mort d'un ennemi implacable. Celui-ci devenu plus féroce encore, par la certitude qu'il n'a plus

rien à craindre, les poursuit le fer & la flamme à la main, & les immole impitoyablement, sans distinction d'âge ni de sexe.

On eût dit des tigres altérés de sang & de carnage, égorgeant sans pitié des troupeaux épars & timides. On frémit ici du nombre des victimes que les patriotes immolèrent à leur rage. L'Armée Royaliste comptoit plus de 100 mille individus : les rivières qui les entouroient, la Loire sur-tout, mirent un obstacle à leur salut, & près des trois quarts périrent dans l'espace de quinze jours : les détails blefferoient la nature. Quand on fut fatigué de massacrer ceux qui erroient dans la campagne, & de fusiller ceux qui avoient été conduits prisonniers dans les villes, on les réunit par centaines dans des granges entourées de fossés larges & profonds ; on y mit le feu, & là, ces infâmes Cannibales eurent la force, en vrais Sauvages, de danser autour leurs *rondes favorites*, aux cris de leurs malheureuses victimes, & à la lueur des flammes qui les dévorioient : ou bien encore, on les jeta, par bandes, dans la rivière, & leurs exécrables bourreaux s'amüsèrent à exercer leur adresse, à coups de fusil, sur les infortunés qui regagnoient la terre, ou se soutenoient sur l'eau. La Loire, complice involontaire de leurs forfaits,

roula, plusieurs semaines, des flots rougis de sang, & gonflés de cadavres.

L'expérience alors prouva en faveur de ceux qui avoient toujours soutenu que la fougue & l'impétuosité des *Hordes* ne pouvoit résister long-temps dans la plaine, à la régularité froide & passive des *Armées*. Elle prouva malheureusement ce qu'ils avoient toujours avancé, que, dans pareil cas, une défaite feroit une destruction totale. En effet, les Royalistes ne purent jamais se rallier. Un corps considérable, qui n'avoit point été entamé, ne pouvant passer la Loire au-dessus de *Nantes*, se décida à se jeter dans le *Morbihan*, pays difficile, & fort ressemblant à la Vendée par l'opinion de ses habitans, & la nature de son sol. Mais ce corps éprouva, à *Savenay*, le sort du reste de l'armée royale au Mans. Il fut brisé, poursuivi, massacré, & l'on ne connut plus de Royalistes au nord de la Loire. Cette belle & précieuse dénomination n'exista plus que pour son midi.

Charrète & les siens, qui avoient fait la conquête de *Noirmoutiers*, tandis que leurs compagnons d'armes avoient été forcés de passer la Loire, attendoient avec anxiété des nouvelles de

leur entreprise. Si le bruit de leurs premiers succès avoient enhardi leur courage, celui de leurs désastres les glaça d'effroi. Quand ils apprirent la destruction des Royalistes de Bretagne, & le massacre affreux qu'en avoit fait les patriotes, la terreur alors dissipa cette armée de la Vendée, comme le fer des patriotes avoit dissipé celle du Mans & de Savenay. Charrète, qui un instant auparavant se voyoit environné de près de 25 mille hommes, n'en compta bientôt plus que 4 mille autour de lui. A la vérité, c'étoient tous des gens d'élite, décidés à mourir, & à vendre chèrement leur vie. Le croira-t-on ? c'est avec cette poignée de braves seulement qu'il a soutenu, près de deux mois, l'attaque de toutes les armées patriotes, grossies par les succès, & animées par la victoire. Elles lui reprirent d'abord l'île de Noirmoutier, dont on ne sembla connoître l'importance que quand il n'en fut plus le maître ; puis, des détachemens considérables le poursuivirent sans relâche, & le forcèrent de se cacher dans les bois, où on le crut perdu quand il n'osa plus reparoître.

Cependant les armées patriotes, en passant sur la rive gauche de la Loire, y avoient transporté tous les excès dont ils avoient souillé leur victoire sur le bord opposé. Ils y déployèrent cette atroce
 barbarie

barbarie qui ne caractérise jamais que le lâche victorieux, ou le scélérat à l'abri de la justice. Ils pillèrent, brûlèrent, faggèrent, noyèrent ou fusillèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, & tout ce qui leur déplut. Ces horribles exécutions, qui dans le principe pouvoient n'avoir été que le crime d'une soldatesque sans frein, devinrent bientôt celui de la loi elle-même, & de ses exécrables auteurs, qui consacrèrent sans pudeur la *fusillade*, la *baignade*, & une foule d'autres supplices, inconnus même aux tyrans les plus abhorrés. La raison, ainsi que l'humanité, se refusent à croire toutes les horreurs & les atrocités que je pourrois décrire ; & très-certainement, l'histoire de ce lambeau de la révolution ne fera jamais qu'un roman pour la postérité. Elle pensera que l'exagération seule a pu créer l'affreux *Comité révolutionnaire de Nantes*, & l'infâme représentant *Carrier*, son excitateur & son guide, qui, pendant plusieurs mois, ont donné au monde le spectacle hideux de l'enfer & de tous ses supplices transportés sur la terre, non pour punir des coupables, mais pour torturer des innocens. Amis ou ennemis, femmes ou hommes, enfans ou vieillards, tout a été victime de leur rage ou de leurs caprices, de leur cupidité ou de leur haine. Dans la seule ville de Nantes, il a péri, assure-t-on, près de 40 mille individus par la mi-

sère des prisons, le fer des assassins, le fusil des soldats, & les ondes de la Loire.

Joignant la barbarie la plus raffinée, à la cruauté la plus grossière, on les a vus, au mépris des sentimens les plus doux, & des bienfaisances les plus sacrées, envoyer, tout nuds à la fusillade, ou jeter dans la Loire, des milliers de malheureux de sexe différens, attachés deux à deux, & qualifier gaiement ces exécutions horribles, de *Noces républicaines... !* On les a vus prostituer un art exécrable à construire froidement un bateau perfide, dont le fond disparoissant à volonté, précipitoit, d'un seul coup, au fond de l'eau, une foule de vieillards, de prêtres, de femmes enceintes, & d'enfans à la mamelle, qu'on trouvoit trop lent de faire périr autrement ; ces infâmes monstres appeloient cette expédition infernale, la *Navigation patriote... !* Aucune langue, en vérité, ne peut fournir des expressions capables de peindre l'énormité de leur scélératesse, & l'indignation forcenée dont elle transporte tout ame honnête.

Ces horreurs se répétèrent dans tous les pays voisins ; mais elles eurent plus particulièrement encore leur siège dans le cœur de la Vendée, qui fut le centre des vengeances, comme elle avoit

été long-temps celui des craintes. Ces patriotes féroces égorgèrent des vieillards sans défenses, & massacrèrent un sexe doux & foible. Ils promènèrent, au bout de leurs bayonnettes, des enfans arrachés à la mamelle. Ils furent même jusqu'à fouiller dans le ventre des mères, pour donner la mort à leur fruit innocent, même avant qu'il eût reçu la naissance ; & quand ces barbares ne trouvèrent plus de victimes humaines, quand leurs crimes eurent fait désertter les chaumières, & peupler les forêts, alors leur rage dévastatrice déclara la guerre à la nature même : ils mirent le feu aux arbres, & détruisirent les plantations. Alors aussi, le désespoir fit ce que la raison n'avoient pu obtenir. Les payfans, qui, contre l'avis de leurs chefs, s'étoient soumis dans l'espérance du pardon ; grand nombre d'autres, qui n'avoient jamais voulu se déclarer pour ne pas perdre leurs propriétés, voyant leurs demeures brûlées, leurs familles égorgées, leurs petites fortunes détruites, se trouvant relancés eux-mêmes dans leurs repaires, en sortent tout-à-coup comme des furieux, au nombre de 12 mille, rassemblés par Charrète. Ils fondent sur les patriotes endormis par la victoire, & diminués par la sécurité ; ils les surprennent, les massacrent, & les détruisent. Alors une seconde insurrection, cent fois pire que la première, éclate

de tous côtés à la fois : le tocsin sonne de toutes parts, dans ces campagnes jonchées des cadavres de l'ennemi. Les cris prolongés de *Vive le Roi ! vive la Religion !* retentissent de nouveau sur cette terre désolée : ils pénètrent dans le fond des forêts, dans le creux des cavernes, & sous les marais même, où la férocité des vainqueurs a forcé les vaincus d'aller chercher un asile. Tous sortent de leurs retraites à ces cris d'allégresse ; tous accourent en foule à ces témoignages de la victoire. La Roche-Jacquelin, Stofflet, des débris de l'armée de Bretagne, qui jusque-là avoient erré sans demeure, rallient le brave Charrète ; les drapeaux royalistes flottent de nouveau sur 40 mille combattans, la victoire les accompagne, & la Vendée renaît de ses cendres.

Alors recommencent les anciennes dispositions, & les premiers systèmes. Partagés en trois corps, Charrète, Stofflet, La Roche-Jacquelin, purgent tout-à-fait leur pays, & en ferment l'entrée. Mais, hélas ! ils n'ont plus à défendre que des déserts & des ruines. Tranquille du côté des patriotes, que des efforts extraordinaires vers les frontières, ont considérablement affoiblis de ce côté ; aidé de l'autre par la diversion importante des *Chouans* de Bretagne, & des *Insurgés du Morbihan*, le gé-

néralissime Charrète n'a à craindre, en ce moment, que le manque de vivres, & ne combat guères que pour s'en procurer. Chef d'une foule de payfans désormais sans propriétés & sans familles, il en a obtenu aisément la promesse de ne plus le quitter : il leur a fait dresser des tentes, & les exerce journellement au maniement des armes, & aux manœuvres militaires. C'est ainsi qu'il s'est créé une armée fixe & régulière, capable de profiter de ses avantages, ou de survivre à ses défaites, jusqu'à ce que quelques changemens heureux dans l'intérieur, ou quelques secours essentiels du dehors, viennent améliorer sa position, & décider son sort.

Ce fut dans ce moment prospère, & quelques temps après l'heureuse expédition dont je viens de parler, que j'eus le bonheur de joindre l'armée royale. Cependant je n'y vis que des pleurs, je n'y entendis que des gémissemens : La Roche-Jacquelin venoit de périr au champ d'honneur.

Continuation de la Vendée.—Principe, Mœurs & Religion de cette Peuplade à jamais célèbre.—De ses Chefs.—Détails curieux & peu connus.—La Religion & l'Enthousiasme, employés à rendre les Royalistes invincibles.

JE ne puis me refuser au plaisir de consacrer encore un Chapitre à parler de cette *Vendée* fameuse, qui peut cesser d'exister aujourd'hui, sans craindre de mourir jamais dans l'Histoire. Quel contraste bizarre, quelle singularité frappante elle réserve à nos descendans ! La postérité se demandera avec étonnement, quelle étoit donc cette race d'hommes qui, sans secours, sans appui, n'ayant que la force de son courage, & la droiture de son cœur, a résisté sans cesse, & vaincu souvent ces efforts convulsifs de la rage révolutionnaire, devant qui toutes les forces de l'Europe réunies, dispa- roissoient rapidement, comme les nuages du ciel devant l'ouragan du nord ? On se demandera comment ce point seul demeura constamment vainqueur ou redouté, quand tout le reste fut vaincu, ou mé-

prisé ? On se demandera par quelle magie, ces hommes extraordinaires purent subsister, combattre & vaincre des ennemis abondamment pourvus, quand eux-mêmes n'avoient ni magasins de vivres, ni provisions de poudre, ni arsenal d'artillerie ? On se demandera comment des jeunes gens sans expérience, des hommes à peine dans l'âge raisonnable, purent disposer des paysans, & les mener à victoire, contre des généraux patriotes, dont les pareils triomphoient, chaque jour aux frontières, des capitaines les plus renommés de l'Europe ? Enfin, l'on se demandera pourquoi les patriotes, par-tout ailleurs si audacieux & terribles, se sont toujours trouvés là si craintifs & si timides ?

A tous ces surprenans prodiges, il faut répondre comme le religieux habitant de la Vendée, qui, dans sa piété modeste, met un genou en terre, lève les mains au ciel, & vous fait voir tous ses succès dans la volonté de Dieu, & la bonté de sa cause.

Habitans de ma patrie toujours chère à mon cœur, descendans d'un peuple si fidèle & si doux, vrais François qui voudrez ressembler à vos loyaux ancêtres, quand vous aurez assez rougi des excès criminels dont on a souillé votre terre bienheureuse, quand vos regrets & vos pleurs auront assez

effacé la mémoire de tant de forfaits, venez reposer alors votre douloureux repentir sur l'objet consolateur & glorieux, qui doit achever l'oubli de votre honte, & le retour de votre gloire. Tournez vos regards vers la Vendée pure & brillante ; que vos yeux, jusque-là fatigués de crimes, se délassent voluptueusement sur ces champs tous fleuris de vertus ; qu'ils les contemplent avec orgueil, & qu'alors votre humiliation cesse, & que votre justification commence. Rappelez à l'univers que, tandis que la vile multitude, grossie des vagabonds & des malfaiteurs de tous les pays, se vouoit journellement à l'infamie, une poignée de François fidèles, ayant recueilli au milieu d'eux le feu sacré de l'honneur, donnoit chaque jour l'exemple de tous les beaux sentimens. Dites que pendant qu'une partie de la France en délire, donnoit impunément des spectacles d'horreur, inconnus jusque-là ; quand elle fouloit aux pieds tous les principes, qu'elle honoroit tous les vices, qu'elle étoit rebelle, anarchique, impie, régicide, l'autre partie, en dépit de l'exemple contagieux & funeste, au mépris de tous les dangers combinés contre elle, demeuroit fidelle à tous ses devoirs, & faisoit constamment briller à tous les yeux, des vertus sublimes, admirables, dignes d'honorer à jamais la terre & les hommes. Plus religieuse

&

& plus pure qu'auparavant, aussi dévouée, aussi soumise, elle étoit martyre de sa foi, de sa fidélité, de son honneur, & de sa gloire : elle expioit par ses larmes la honte de ses concitoyens égarés ; elle rachetoit leurs crimes, par des flots de son sang. Dites enfin que, semblables à ce petit nombre de Justes, qui sauvèrent jadis une ville coupable, de la colère d'un Dieu vengeur, les braves & purs Royalistes doivent préserver la France de la réprobation de la postérité... Et que tous les peuples, frappés de la vérité de vos paroles, soient forcés d'oublier tous les crimes qui avoisinèrent la Vendée, pour ne plus se rappeler que les vertus dont elle fut l'asyle.

Et vous, Vendéens heureux, qui composez ces légions intrépides ! vous jeunes héros qui les conduisez à la victoire ! oubliez désormais vos fatigues, vos peines, & vos dangers : vous avez sauvé la gloire de la patrie, & la vôtre ne finira qu'avec la mémoire des hommes. Ne songez plus à vos privations, à vos traverses, à vos infortunes ; connoissez dès aujourd'hui tous vos avantages, & tout votre bonheur ; sachez que vous faites l'enthousiasme & l'espérance de vos infortunés frères d'armes, qui, aussi purs, aussi dévoués, aussi loyaux que vous, mais moins heureux dans les circonstances,

languissent avec dépit dans un exil malheureux & cruel, gémissent dans une inaction honteuse & forcée, quand vous cueillez chaque jour de nouveaux lauriers sur votre terre natale, quand vous répandez à chaque pas un nouveau sang pour la plus belle, la plus sainte des causes. Sachez que vous faites au loin la consolation & l'orgueil de nos jeunes & belles compatriotes, dont la bouche intéressante proclame vos belles actions, & embellit vos succès ; fachez que tous les guerriers étrangers vous jaloussent & vous admirent ; fachez enfin que l'Europe entière a les yeux fixés sur vous, qu'elle applaudit à vos succès, & que tous les cœurs honnêtes les partagent : fachez toutes ces choses, & que la victoire vous devienne encore plus facile, ou la mort plus douce & plus glorieuse.

Mais arrêtons les élans de mon enthousiasme & de mon cœur. Laissons les sentimens qu'inspirent ces braves Royalistes, & poursuivons des détails qu'ils rendent si précieux. Voyons quelle fut leur manière de combattre, & de subsister ; sachons quelles furent les moyens employés pour les faire résister, & vaincre.

Il est difficile de se faire une idée juste de la manière dont la guerre s'est faite, & se fait encore

dans la Vendée : elle ne ressemble en rien à tout ce qui se pratique aujourd'hui ; elle ressemble bien plutôt à celle des temps anciens. Ce ne sont point des positions savantes, des batteries bien disposées, ou des manœuvres adroites qui font l'ame & le destin du combat, mais la passion, la fureur, & le désespoir : on se précipite les uns sur les autres ; on se joint, on se mêle, on se bat corps à corps avec une opiniâtreté & un acharnement sans exemple. Il résulte de cette différence de tactique, qu'à la frontière on appelle une grande victoire celle qui laisse 2 ou 3 mille ennemis sur le champ de bataille, en met quelques centaines dans les fers, & procure quelques canons & quelques chariots. A la Vendée, ce seroit à peine une escarmouche : il ne s'y donne guères de bataille, que l'une des deux armées ne soit à-peu-près détruite, & que toute l'artillerie, les chariots & le bagage, ne demeurent la proie du vainqueur. L'affaire de *Mortagne*, par exemple, coûta plus de 30 mille hommes aux deux partis ; celle de *Saumur* vit périr 10 mille patriotes, & 15 mille demeurèrent prisonniers. Au *Mans*, les Royalistes laissèrent 15 mille des leurs sur la place, & les Républicains n'en perdirent guères moins : il en a été de même dans toutes les affaires qui se sont données sur ce sol, pour long-temps humecté de sang, & mêlé de cadavres.

Ces comptes paroîtroient fabuleux, si l'expérience & les faits ne les rendoient certains, & sur-tout si *Barrère*, à la tribune, n'étoit convenu un jour, dans son exaspération contre les généraux patriotes de la Vendée, que leur mal-adresse, & leurs mauvaises mesures, coûtoient déjà plus de 200 mille défenseurs à la République : cependant il n'y avoit pas encore un an qu'on s'y battoit. Les Royalistes, quoique moins maltraités en général, ont aussi perdu un monde énorme, & bien au-delà de ce que toute la population de la Vendée pouvoit fournir. Aussi, pour se rendre raison de leur existence actuelle, il faut savoir que cette armée royale s'est alimentée sans cesse des sujets fidèles, des gentilshommes pros crits, des prêtres poursuivis, qui accouroient chaque jour de toutes les provinces du royaume, quelquefois même, des *Bataillons entiers de l'ennemi*, qui sont venus la joindre avec leurs armes & leur bagage.

Les Royalistes ont eu long-temps une manière de manœuvrer & de combattre, qui leur a été singulièrement prospère. Mettant à profit la nature de leur terrain brisé, inégal & fangeux, ils se retiroient presque toujours, soit par force, ou par adresse : leur armée, sans artillerie ni bagage, se dispersoit en un clin-d'œil, & se laissoit pour-

suivre par un ennemi mal-adroit, qui s'engageoit imprudemment avec ses canons, dans des routes difficiles, ferrées & marécageuses.

Cependant, au milieu des ténèbres, les bandes royales se reformoient, des avis circuloient rapidement dans tous les villages voisins dont tous les cœurs étoient à la Royauté, & au point du jour, des cris affreux se faisoient entendre de toutes parts, autour des patriotes intimidés. Le tocsin sonnoit de tous côtés, & les montagnes voisines sembloient vomir des nuées d'hommes qui, ne craignant point d'être rompus, parce qu'ils ne pouvoient être poursuivis, fondoient en désordre sur l'ennemi, cherchant toujours à doubler ses deux aîles, qui, par la crainte d'être enveloppées, se rabattoient vers le centre avec une telle impétuosité, qu'elles l'enfonçoient presque toujours elles-mêmes : alors la confusion devenoit générale, & le désordre, universel ; Officiers, soldats, tous prenoient la fuite ; le massacre commençoit, & ne se terminoit jamais qu'à quelques lieues de là. Cette manœuvre habile se répéta souvent, & toujours avec un avantage décisif : elle formoit le système distinctif de *Bonchamps*, qui excelloit à l'exécuter. C'est ce qui nous explique à présent, ces retraites inattendues des Royalistes après de grands avantages, ces succès sur-

prenans des patriotes après de grandes défaites, & leurs revers fubits, & leurs terreurs paniques au lieu même de la victoire: toutes choses dont nous ne pouvions nous rendre raison dans le temps.

Aussi le Patriote, aujourd'hui, ne marche plus qu'en tremblant dans les défilés de la Vendée: il y frissonne, même au sein de la victoire; il lui semble toujours être sur un sol prêt à s'explofionner, ou voir tomber à chaque instant sur lui, les montagnes qui l'entourent. Il s'est toujours bien battu par-tout, excepté dans cet endroit où il paroît avoir trouvé son maître en acharnement & en courage. Il a toujours peu soutenu les efforts des Royalistes, soit qu'il trouvât avoir à faire à un ennemi aussi terrible que lui, & plus désespéré encore, soit que les représailles le fissent trembler: du moins est-il certain que ce n'est qu'avec la plus grande répugnance qu'on peut le mener à cette guerre; & qu'on a vu souvent, chose extraordinaire, des patriotes enragés, qui s'étoient enrôlés d'eux-mêmes par un beau zèle révolutionnaire, on les a vus, dis-je, désertier, au péril de leur vie, l'armée de la Vendée, & de-là se rendre volontairement aux frontières, pour y combattre un ennemi, qu'ils croyoient moins dangereux, & moins redoutable.

Toute la force des Royalistes n'a jamais consisté que dans l'infanterie. A la vérité c'étoit ce qui convenoit le plus à la nature du pays où ils avoient à combattre. Cependant la cavalerie leur eût été bien essentielle pour les couvrir dans leurs échecs, ou achever l'ennemi dans sa défaite ; & ils n'en eurent jamais. Ils ont toujours manqué d'officiers pour l'instruire, & de chevaux pour la monter. Tout ce qu'ils ont pu faire, a été de rassembler jusqu'à 3 ou 4 cents jeunes gens, sur des chevaux bons ou mauvais, la plupart du temps pris à l'ennemi. Ce corps, toujours sûr par son courage & son ardeur, ne l'étoit pas également pour sa masse ou son ensemble : aussi, n'étoit-il pas impénétrable dans la retraite ; mais il devenoit terrible dans la poursuite. C'est toujours lui qui a fait presque tout le mal à l'ennemi, lorsqu'une fois il étoit rompu : alors tous ceux qui étoient montés dans l'armée, les officiers, les chefs même s'y joignoient, & poursuivoient les fuyards à toute outrance. Cette mesure imprudente a été plus d'une fois funeste aux Royalistes, & l'on verra bientôt combien elle manqua me devenir fatale.

Les Vendéens méprisent l'artillerie, sur laquelle ils sont assez ignorans, & s'en servent très-rarement. Au commencement de leur insurrection, après

avoir été toujours victorieux sans son secours, ils voulurent un jour s'aviser d'en faire usage : ils traînèrent avec eux 17 pièces de campagne ; mais ils s'embarraquèrent tellement, qu'ils furent défaits & perdirent leurs canons. C'étoit leur premier revers : ils l'attribuèrent à leur artillerie, & jurèrent de n'y plus revenir : aussi c'est avec beaucoup de peine qu'on a pu en décider quelques-uns à se vouer à ce genre d'exercice. Depuis qu'ils combattent, ils ont pris, soit dans les places, ou sur les champs de bataille, plus de 300 pièces de canons : ils en ont brisé ou jeté dans la Loire, plus de 200, lors du passage de ce fleuve ; ils se sont trouvés maîtres, à la fois, de plus de 250 mille fusils. Aussi, n'est-ce point les armes qui leur manquent, mais les munitions ; & leur courage leur en a fourni bien plus que leur industrie, car jamais ils n'ont pu réussir à faire de la bonne poudre ; & presque toute celle qu'ils ont employée, est venue des prises faites à l'ennemi. La manière dont ils s'emparaient des batteries républicaines, sur-tout, est trop curieuse, pour que je ne la fasse pas connoître ici.

Le Vieux de la Montagne, avec tout son empire, n'obtenoit pas davantage du plus dévoué de ses sujets, que les chefs des Royalistes du dernier de leurs foldats. Ceux-ci nomment certains payfans
pour

pour aller prendre une batterie, comme le Prince des assassins nommoit un de ses sujets pour aller détruire un Souverain sur son trône. Voici la manière dont les Vendéens exécutent cette entreprise difficile.

Dix ou douze d'entre eux, armés de bâtons seulement, partent en désordre, & avec la rapidité de l'éclair, pour courir en circuit sur la pièce dont ils veulent s'emparer. Au moment où l'on met le feu à la lumière, ils disparoissent tous en se jetant par terre ; & le coup n'est pas plutôt parti, qu'ils recommencent à courir, pour se prosterner encore de nouveau, jusqu'à ce qu'ils soient rendus aux canons, qu'ils trouvent presque toujours abandonnés par la frayeur qu'ils ont causée.

Les Royalistes n'ont point d'uniforme bien régulier. On fait que n'ayant point à choisir, chacun porte ce qu'il trouve : cependant, comme les villes prises ont fourni des magasins capables de vêtir bien du monde, on a adopté un costume caractéristique. On porte en général une grande veste, & de grands pantalons de laine brune ; un bonnet de poil couvre la tête, & une petite chemise blanche, traversée en avant d'une grande croix noire, tombe tout autour du corps ; au bas

de cette camifole, pendent en guise de franges, des reliques de saints, ou des offemens de Royalistes à venger ; un chapelet tourne autour de leur cou, & complète leur tenue militaire & religieuse, qui ne laisse pas d'en imposer à leurs impies adversaires. Le moment qui précède l'attaque, sur-tout, est fait pour les intimider, parce qu'il a vraiment quelque chose de terrible. Qu'on s'imagine une multitude d'hommes vêtus comme je viens de le dire, couvrant de tous côtés la crête des côteaux voisins, marchant à pas lents, deux à deux, la tête nue, l'œil baissé, l'air contrit, le fusil en bandouillère sur les épaules, & le chapelet à la main. C'est en vain que le canon ou le mousquet, essaie de troubler cette marche sainte : un silence morne la précède, un calme effrayant l'accompagne ; on n'entend que le bruit lugubre & mesuré des pseaumes qu'ils récitent à voix basse. Tout-à-coup la scène change ; un mouvement prompt & convulsif succède rapidement à cette attitude imperturbable & passive : en un instant tous les bonnets se retrouvent sur les têtes, & les fusils sont dans toutes les mains. Les cris joyeux de *Vive le Roi !* s'élèvent jusqu'aux nues en signe de victoire ; & des vociférations horribles de *Tue les Républicains !* remplissent les airs, & deviennent le signal du massacre. Ils fondent de tous côtés, non comme

des hommes, mais comme des animaux furieux & déchaînés. Si l'on se représente bien tout l'ensemble de ce spectacle terrible, on ne fera point surpris qu'il ait si souvent glacé les patriotes de terreur, d'autant plus qu'aujourd'hui, les Royalistes usant de représailles, ne font plus de quartier à personne.

Dans l'origine, leur humanité l'emportoit sur leur propre intérêt ; mais l'expérience funeste qu'ils en ont faite, les a forcés depuis à changer, malgré eux, de principe. A *Saumur*, *Lescure* renvoya plus de 15 mille prisonniers, sous la promesse seule de ne plus combattre contre lui, & sous le serment d'être fidèle à *Louis XVII* : mais quelques jours après, il eut à les combattre de nouveau. Il fut aisé de les reconnoître sur le champ de bataille, ou parmi les prisonniers : on avoit eu la précaution de leur couper les cheveux, avant de les remettre en liberté.

Lorsqu'il fallut abandonner *Mortagne*, *Chollet*, &c. & fuir sur les rives de la Loire, on se trouvoit embarrassé de 12 mille patriotes, enragés & insolens jusques dans leurs fers. Les plus légitimement furieux des Royalistes, ceux dont le cœur justement irrité, regrettoit un père, une mère, une

femme, inhumainement massacrés par les patriotes, vouloient absolument qu'on leur fît éprouver le même sort : mais le trop généreux *Bonchamp*, expirant d'une blessure mortelle, au milieu de ses soldats en larmes, sollicita & obtint de leur amour, la grace de tant de malheureux. Ce fut là le dernier acte de ce héros Chrétien. Emportant la douce satisfaction d'avoir sauvé 12 mille victimes, son ame noble & pure quitta la terre ; elle s'envola vers les régions destinées à ses vertus. Mais là, si les Bienheureux s'occupent encore des minutieux débats qui divisent les profanes mortels, il dut voir combien son humanité coûtoit chère aux siens, & leur devenoit funeste. Les Royalistes n'étoient point encore tous à la rive opposée, qu'ils purent voir distinctement l'artillerie qui incommodoit leur passage, servie par ceux même qu'ils venoient de relâcher. Tant d'ingratitude a aigri à la fin les Royalistes, qui voyant que leur humanité ne faisoit que redoubler le péril de leurs propres frères, se sont décidés, en frémissant, à adopter les mesures sanguinaires de leurs féroces ennemis, convaincus qu'ils obtiendroient peut-être par la terreur, ce qu'ils n'avoient pu gagner par la bienfaisance. Depuis ce temps, ils ne font plus de prisonniers ; & la partie est devenue beaucoup plus égale.

Les provisions de guerre ne sont pas les seules dont la disette ait été sensible aux Vendéens ; celles de bouche les ont inquiétés souvent davantage. Leur pays étoit fertile & bien cultivé ; mais leur population forcée, le gaspillage d'une multitude errante, & la dévastation totale de ce sol infortuné, ont eu bientôt épuisé ces ressources naturelles, & ce n'est qu'à force de courage, de succès, d'ordre, & de bonheur, qu'ils ont pu prolonger aussi longtemps leur existence. On voit par-tout ailleurs des armées, inactives ou dispersées, parce qu'elles n'ont point de magasins ; que doit-on penser de celle-ci, qui n'en a jamais eu, & qui presque toujours a vécu au jour le jour ?

Avant le funeste abandon de la Vendée, leur situation étoit moins critique, parce jusque-là, leur pays étoit demeuré intact ; parce que leurs excursions nombreuses & prospères leur avoit procuré les bleds voisins par la force de leurs armes, ou par le dévouement des propriétaires, qui s'empressoient de les fournir. Mais quand ils eurent passé la Loire, & qu'ils errèrent dans la Bretagne, on se feroit difficilement une idée juste de leurs besoins & de leurs souffrances. Beaucoup, pendant ce temps-là, n'eurent jamais d'autre abri que le ciel, & d'autre nourriture que du bled crevé dans l'eau comme du ris ; encore n'en eurent-ils pas leur suffisance,

& en manquèrent-ils, toutes les fois qu'ils ne purent en prendre à l'ennemi, ou en trouver sur leur route. Cette extrême disette, & la difficulté d'en trouver une quantité suffisante dans les mêmes lieux, les força de se disperser, & fut une des principales causes de leur destruction.

En se rendant vers les côtes de la mer, la première fois qu'ils traversèrent la Bretagne, avant que l'insubordination & le désordre eût corrompu leur ensemble, leur dispersion étoit régulière, & exécutée avec beaucoup d'art. Séparés en trois corps, éloignés chacun d'une demi-lieue, ils couroient sur la même ligne, en front de bandière, visitant & fouillant tout ce qui se trouvoit sur leur passage. L'ennemi arrivoit-il sur quelque point que ce fût, quelques coups de canon, tirés du centre, en donnoient le signal ; & alors, tous les corps royalistes, quelles que fussent les dispositions de l'ennemi, & la nature du terrain, venoient s'y rallier à tout prix : cette manœuvre est deux fois fatale aux patriotes. Dans les environs de *Fougères* & de *Dinant*, leur armée s'engagea dans un de ces vuides momentanés, qui se trouvoit entre les gros corps royalistes ; elle s'applaudissoit déjà d'avoir opéré une séparation, qu'elle regardoit comme le présage d'une victoire complète ; mais la furie Vendéenne exécuta, sans coup férir, la jonction recommandée, & les patriotes

surpris eux-mêmes entre deux feux, furent presque entièrement exterminés les deux fois qu'ils y furent pressés.

Cette précision & ces succès des Royalistes cessèrent avec la subordination & la confiance qui en étoient l'ame. Quand le désordre & l'anarchie se furent glissés parmi eux, c'est-à-dire, quand ils revinrent des côtes de la mer vers l'intérieur, alors leur dispersion ne fut plus qu'un véritable éparpillage, l'avant-coureur certain d'une déroute. Sans précaution, ni sans sagesse, ils ne furent plus ce que c'étoit que veiller, ou faire sentinelle : aussi, furent-ils souvent surpris en détail, & se battirent-ils entr'eux, faute de se reconnoître.

Aujourd'hui le manque de vivres dans la Vendée, est encore plus sensible que dans l'excursion de Bretagne. Le pays a été par-tout visité & détruit ; plusieurs parties même ont été si rigoureusement fouillées, que quelques-uns des habitans n'ont pu échapper qu'en se cachant, avec le peu de vivres qu'ils avoient recueillis, dans des barriques artistement placées, à fleur d'eau, dans le milieu des marais les plus étendus. Charrète, en reparoissant, n'a trouvé que des cendres & des ruines ; toutes ses ressources désormais sont dans les provisions de l'ennemi, & dans le courage ordinaire de ses

Soldats : aussi, la conquête des vivres est la seule ambition & le grand objet de toutes ses opérations militaires.

On vient de voir l'état & la perspective des malheureux Royalistes ; on connoît à présent leur situation périlleuse & critique : abandonnés de tout le monde, dépourvus de toutes subsistances, si foibles contre la masse énorme qui les presse. Ils sont loin pourtant de succomber au désespoir : au contraire, ils soutiennent avec audace, les efforts de leurs nombreux ennemis ; ils supportent avec courage, toutes les horreurs de leur misère actuelle, & ne se laissent point abattre par toutes celles qui menacent d'aggraver encore leur avenir. Qui peut donc être la cause d'un dévouement si étonnant, & d'une constance si extraordinaire ? C'est la *Religion* & l'*Entbousiasme*, ces deux grands ressorts du cœur humain, qui, plus d'une fois, ont fait la conquête du monde.

Dans la lutte politique, qui décide aujourd'hui du sort de l'Europe, le grand art des chefs eut dû être de rendre cette grande querelle personnelle à chacun des individus, & de les conduire dans l'arène, armés de toutes leurs passions. Les patriotes sur-tout ont excellé dans cette manœuvre : ils ont employé avec habileté tout l'empire que les passions

passions & la nature peuvent exercer sur l'espèce humaine. Depuis la folie du brave jusqu'à l'imbécillité du poltron, il n'ont rien négligé de ce qui peut animer les hommes, & les élever au-dessus d'eux-mêmes : ils ont excité tous les sens, irrité tous les sentimens. Toutes les fois que leurs soldats vont au combat, on les réveille par les prestiges d'une éloquence incendiaire; on les rend furieux par des flots de boissons ; on complete leur délire, par les charmes d'une musique enivrante. Cette supercherie républicaine a presque toujours décidé la victoire en faveur des patriotes, lorsqu'ils ont attaqué les troupes froides & inanimées des Alliés : mais quand ils sont venus fondre sur les Royalistes, ceux-ci, qui de bonne heure avoient employé de leur côté, le même secret que leurs adversaires, quoiqu'avec une grande différence dans le choix des moyens, qui avoient bâti l'exaltation de l'esprit & l'enthousiasme du cœur sur les fondemens inébranlables d'une religion sainte, & des principes les plus purs, les ont attendus de pied ferme. Alors s'est renouvelé le combat du mal contre le bien, celui d'Arimane contre Oromaze ; l'ouvrage des passions n'a pu tenir contre celui du sentiment ; le colosse des illusions & des sophismes s'est brisé contre la masse des vérités éternelles ; ceux qui combattoient pour une vie licentieuse & passagère, ont plié devant ceux qui soutenoient

une éternité bienheureuse ; l'édifice de sable & d'argile s'est écroulé devant l'airain impérissable ; & ceux qui défendoient la cause de Dieu, sont demeurés vainqueurs de ceux qui se disoient défenseurs de la cause des hommes. Voilà, je crois, la véritable cause de la supériorité des Patriotes sur les Alliés, & de celle des Royalistes sur les Patriotes. Cette dernière est principalement l'ouvrage des Prêtres.

Ces infortunés proscrits se sont réfugiés en foule sur un terrain protecteur, & leur présence y est devenue plus funeste aux patriotes, que l'acier le plus acéré dont on eût pu armer tous les bras royalistes. Ces ministres d'une religion consolante, parcourent les rangs, soutiennent les forts, animent les foibles, s'exposent sans ménagement à tous les coups, & ne songent point à les rendre. Armés seulement de la parole de Dieu, & de la charité qui l'accompagne, on les voit sur les champs de bataille, entourés de la mort & de tous ses dangers, administrer les mourans avec calme, panser les blessés avec soin, & prêcher à tous le mépris d'une vie périssable & l'amour d'une éternité délicieuse.

C'est sur cette base solide & pure de la croyance d'un Dieu, & de l'espoir de ses divines récompenses, que les Royalistes ont posé le prestige des illusions honnêtes, & la surprenante magie des passions généreuses, l'amour de la gloire, la soif des louanges,

l'avidité des couronnes qui célèbrent les belles actions, & l'ambition des monumens qui les consacrent. Animés par ce beau délire, tous les chefs, jeunes & ardens, ne semblent respirer que pour combattre, & ne vivre que pour vaincre à chaque pas : on les voit s'immoler pour la gloire, & se dévouer pour l'honneur. N'ayant plus de maître qui excite & distingue leurs exploits, l'opinion des frères d'armes en est aujourd'hui le juge suprême, & leur suffrage le triomphe le plus flatteur. La gloire de l'emporter sur ses pairs, anime tous les cœurs, exalte tous les esprits ; une heureuse émulation enivre & transporte tous ces jeunes héros ; chacun ne songe qu'à surpasser tous les autres. Les Dames, après le combat, mettent la dernière faveur à tant de gloire, en distribuant de leurs mains le prix du courage : ce sexe enchanteur & timide, fuyant devant les patriotes forcenés, est venu se jeter dans le camp royaliste, & bientôt ses protecteurs n'ont plus été que ses esclaves. L'amour, cette seconde religion des âmes tendres & sensibles, a suivi ses pas ; il a donné de la politesse au courage, & de la douceur à la férocité naturelle des guerriers. Que de prodiges ses doux regards ont fait faire ! Que de victimes ses précieuses larmes ont sauvées ! Ah ! sans doute, si l'antique Chevalerie pouvoit renaître, son moderne berceau eût été dans les bois de la Vendée.

Partageant l'enthousiasme de leurs chefs qu'ils adorent, les soldats se précipitent à l'envie, sur leurs pas, & se croient invincibles autour d'eux : le plus heureux est celui qui peut verser son sang pour leur sauver quelques blessures ; & si par malheur la faux fatale vient à les leur enlever, alors, dans leur désespoir terrible, ils jurent tous de consacrer leur vie à venger leur mort.

O LESCURE !... Ô BONCHAMP !... Ô D'ELBÉE !... Si vos regards, du haut de la demeure céleste, s'abaissent quelquefois sur ces lieux pleins de votre gloire ; si vos jouissances bienheureuses ne vous rendent pas tout-à-fait insensibles à ces sentimens qui font le bonheur des hommes, jouissez donc de tout ce qui vous honore parmi eux. Vous êtes morts à la vérité sur la terre, mais vous vivez encore dans tous les cœurs. Vos bras terribles n'enfoncent plus les bataillons ennemis, mais vos restes précieux, promenés avec vénération par vos soldats, consacrés par eux comme des reliques saintes, ou des talismans de la victoire, ont fait fuir, long-tems encore après vous, des ennemis qui se réjouissent de votre mort, comme de la plus décisive des victoires.

Et toi, LA ROCHE-JACQUELIN, toi le *Renaud* de cette Croisade nouvelle, toi, l'épouvante des Infidèles, & l'espoir des Chrétiens, toi que la na-

ture avoit doué de tant de vertus, embelli de tant de graces, contemple ici-bas les pleurs de tes frères d'armes ; entends les gémiffemens de toute l'armée, vois le tombeau glorieux creusé à ta mémoire ; que ton ame vienne errer parmi les cyprès dont on l'entoure, qu'elle confidère les trophées que tes compagnons victorieux viennent y déposer chaque jour, & les fleurs que tes belles compatriotes éplorées viennent y répandre sans cesse ; entends les hymnes chantés à ta gloire ; vois la jeune & bouillante légion consacrée à perpétuer ton nom, & à assurer ta vengeance ; lis les inscriptions dont chacun couvre les arbres voisins en ton honneur ; jouis de voir ta douce amie qui repose à tes côtés, pleurée, chérie, honorée, moins parce qu'elle étoit belle, vertueuse & sensible, que parce qu'elle faisoit le bonheur de ton cœur, & qu'elle étoit l'ame de tes triomphes : contemple, confidère, vois toutes ces choses à la fois, & que la palme que tu as obtenue dans le ciel, s'embellisse encore, s'il étoit possible, de tous les lauriers que tu as cueillis sur la terre.†

† *Bonchamp & Lesclapart* moururent de leurs blessures, quelque temps après avoir atteint la rive droite de la Loire ; & *Barrère*, dans la Convention, dit que la mort de ces chefs, valoit plus qu'une victoire. Leurs soldats, inconsolables d'une perte si grande, ne purent se résoudre à abandonner les restes de leurs chefs ; & toute l'armée, par une décision unanime, jura de les conserver au milieu d'elle, comme un gage de leur amour

Mais finissons de traiter un objet qui remplit mon cœur, & ne tarit point sous ma plume. Il est temps d'arrêter mon récit sur la Vendée, & de reprendre celui de mes Aventures.

& une assurance de la victoire. Ils étoient placés tous deux au pied de l'étendard royal, & sembloient défendre, encore après leur mort, ce symbole révérend qu'ils avoient fait si souvent triompher pendant leur vie. Lors de la dissolution de l'armée royale, les corps de Lescure & de Bonchamp furent les objets qui occupèrent la sollicitude générale, jusqu'à ce qu'en leur eût trouvé un asile sûr & tranquille. Ils y reposent dans le silence & dans l'oubli, en attendant que des temps plus heureux viennent donner à ces restes précieux l'éclat & la pompe qu'ils ont si bien mérités.

Après les défaites du Mans & de Savenay, *La Roche-Jacquelin* & *Stofflet* errèrent quelques temps, en vrais Paladins, sans pouvoir repasser la Loire. Assez près de ce fleuve, ils entrèrent un jour dans une ferme, & y trouvèrent comme par miracle, un vieux canot à demi brisé. Ils le firent charger sur une charète, & l'escortèrent jusqu'à la rivière, qu'ils traversèrent par ce moyen. De retour dans la Vendée, le jeune *La Roche-Jacquelin* continua les prodiges de valeur qui l'ont rendu si célèbre parmi les Patriotes & les Royalistes. Mais il étoit dit qu'il ne devoit pas jouir long-temps, sur la terre, des hommages payés à son courage. Un coup de feu l'enleva, le jour du Mardi-gras, dans une reconnoissance qu'il faisoit de l'armée républicaine. On manda à la Convention, qu'après la mort de ce jeune-homme, une femme avoit pris le commandement de sa troupe, & c'étoit vrai : c'étoit sa maîtresse, amasone moderne, qui, regrettant de lui survivre, & brûlant de le venger, se jeta furieuse dans les rangs patriotes, & y trouva bientôt la mort qu'elle cherchoit.

Evénemens Militaires.—Anecdote du Républicain auquel le COMTE accorde la vie.—Il est fait prisonnier lui-même.—Affreux traitement qu'il éprouve.—Hasard inespéré qui le sauve.

IL y avoit déjà trois semaines que j'étois dans l'armée royaliste, & peu de jours s'étoient passés sans amener quelques engagements, lorsque le poste que j'avois à défendre fut l'objet d'une attaque sérieuse & vive. Nous nous étions défendus vaillamment près de la moitié du jour, mais enfin nous allions succomber sous le nombre, lorsque la diversion heureuse d'un de nos postes voisins, qui fut prendre l'ennemi par derrière, mit le désordre dans ses rangs, & y répandit une de ces terreurs paniques qui lui étoient si familières. Devenus assaillans à notre tour, nous le poursuivîmes avec ardeur, & je m'acharnai, pour mon compte après un des fuyards, qui par ses vêtemens & sa monture me parut être un officier.

Dans sa fuite précipitée, il s'étoit jeté dans des chemins difficiles, coupés de fossés & de haies : mais mon cheval secondant ma passion, franchissoit tout avec une ardeur admirable. Cependant, malgré tant d'efforts, mon adversaire gagnoit encore de vitesse ; & la célérité de sa course alloit le sauver,

lorsque sa monture vint à s'abattre, & le jetant par terre, le livra sans défense à toute ma fureur. J'arrivois sur lui le sabre haut, & j'allois le fendre en deux, lorsque se retournant vers moi avec calme & noblesse : "Royaliste," me dit-il en me montrant qu'il ne lui restoit pour toute arme que la poignée de son sabre, "tu n'acquéreras pas beau-
 " coup de gloire en m'immolant. A la vérité, je
 " fais que la guerre qui se fait entre nous, t'en
 " donne le droit, & me laisse peu d'espoir d'ob-
 " tenir la vie. Cependant, s'il est quelqu'un que
 " tu aimes sur la terre, s'il est un objet qui te
 " soit cher, c'est en son nom que je te la demande."
 —A ces paroles inattendues, mon bras s'arrêta
 comme par magie, ma fureur s'apaise, mon cœur
 s'attendrit, & le Républicain est sauvé.

" Tu as vaincu," lui dis-je tout hors de moi ;
 " vis donc, puisque tu as trouvé le chemin de
 " mon cœur : mais éloigne-toi promptement,
 " si tu me donnois le temps d'une seconde pen-
 " sée, tu mourrois."—Il voulut répliquer.—
 " Eloigne-toi," répétai-je avec une espèce de
 rage naissante qui le fit pâlir, " & tremble que le
 " souvenir de mon Roi, ne vienne chasser celui de
 " ma Maîtresse."—Il disparut, & moi je repris
 tristement le chemin de mon camp, tout en proie
 aux passions diverses qui m'agitoient.

Cet

Cet homme avoit touché la corde harmonieuse de mes affections, & ses douces vibrations comprimoient par élans la fureur qui remplissoit mon cœur. Je m'applaudissois tantôt, d'avoir suspendu ma vengeance au nom de ce que j'avois de plus cher ; & tantôt je me reprochois ma foiblesse & l'existence de ce patriote. Ah ! que j'avois grand tort, & que ce bienfait devoit m'être utile ! C'est ce qu'on va lire tout-à-l'heure.

A quelques jours de là, nous fîmes, à notre tour, sur les différens postes républicains, une attaque très-vive, qui fut couronnée du plus brillant succès. J'étois à l'avant-garde ; dès que je vis l'ennemi rompu, je ne fus plus maître de moi, &, devançant tous mes soldats, suivant l'usage reçu parmi nous, je m'abandonnai sans réserve à la poursuite des fuyards : plusieurs de mes compagnons en firent autant ; &, renversant tout ce qui se trouvoit sur notre passage, nous pousâmes toujours en avant sans réflexion ni sagesse.

Cependant, notre chef, qui n'avoit eu d'autres intentions que de déloger les patriotes, content des avantages du jour & trouvant son objet rempli, avoit fait sonner la retraite ; mais c'étoit en vain que le cri de nos soldats, & le son des instrumens guerriers, nous rappelloient en arrière, nous continuâmes toujours à courir. Je dois le

répéter ici : ce désordre & cette impétuosité dans la victoire, a toujours été & sera long-temps encore, je le crains, la cause des revers de la Vendée & l'écueil de ses glorieux triomphes.

Enfin, un obstacle invincible vint pourtant mettre des bornes à notre poursuite ; les rives de la Loire nous avertirent qu'il étoit impossible d'aller plus loin. Notre nombre avoit diminué à mesure que nous nous étions éloignés, de sorte que nous n'étions plus qu'une poignée de monde. La vue du fleuve rendit la raison à la plupart de ceux qui m'entouroient ; elle acheva de me l'ôter tout-à-fait.

Un sentiment délicieux, mille fois plus dangereux que mon imprudence, m'enchaîna sur cette rive fatale : mes yeux venoient de distinguer au-delà, avec une émotion ravissante, les doux objets qui avoient rempli ma paisible enfance : je revoyois ces sites agréables qui m'avoient si souvent donné le bonheur ; ces masses d'arbres touffus, qui m'avoient prodigué si long-temps leur tranquille ombrage ; ces clochers lointains, dont la cime isolée avoient tant de fois été le guide de mes courses champêtres. Les regards fixés sur le bord opposé, les bras étendus sur ces lieux fortunés, j'étois plongé dans un ravissement parfait, & je demeurois comme en extase à la vue de tous ces objets chéris, Pour un moment je retrouvois dans mon cœur,

toutes les jouissances perdues, j'oubliois tous mes malheurs présens, lorsque j'y fus, hélas ! ramené par la secousse la plus affreuse & la plus terrible.

Je me vis en un instant saisi & garotté par les patriotes, qui, remis de leur effroi, revenoient occuper le terrain que les Royalistes vainqueurs avoient abandonné par leur retraite volontaire : je n'étois pas le seul imprudent dont ils devoient se saisir ; & bientôt je me vis en compagnie d'une trentaine de victimes.

Il seroit bien difficile de rendre les mauvais traitemens qu'on nous fit éprouver, & l'appareil barbare dont on entoura le supplice qui nous étoit réservé. On nous entassa d'abord les uns sur les autres sans nous accorder la moindre nourriture ; nos gardes avoient l'ordre de nous massacrer impitoyablement au moindre bruit parmi nous, aussi bien qu'au moindre mouvement de la part des nôtres. Du reste, on nous annonça humainement qu'on nous fusilleroit le lendemain à la garde montante : on ne le fit pas cependant, parce que le général en chef étoit absent depuis deux ou trois jours, & que celui qui le remplaçoit, n'osa point prendre notre exécution sur son compte, d'autant plus que, depuis quelques jours, l'ordre étoit venu à l'armée de réserver toujours quelques prisonniers, pour les envoyer deux à deux, dans les villes voi-

finies, mettre la guillotine en fonction, & tenir les habitans en respect.

Nous fumes donc épargnés pour le moment; mais afin de tirer parti de nous, quelqu'un fit la proposition infernale de nous faire servir aux plaisirs & à l'amusement des soldats. Alors commença pour nous un supplice mille fois plus insupportable que celui dont on nous avoit menacé d'abord. On planta à la tête du camp autant de poteaux que nous étions de prisonniers; on nous y attacha fortement, & là, nous devinmes l'objet public des railleries, des injures, & même des coups de toute l'armée.

Ils habillèrent, en face de nous, deux mannequins, qu'ils couvrirent des attributs de la royauté & de la religion : ils donnèrent à l'un le titre de *Roi*, & celui de *Pape* à l'autre : une tribune fut élevée dans le milieu, & vint qui voulut faire preuve d'éloquence, & sur-tout de fécondité en injures. Qu'on juge un peu tout ce que je dus entendre pendant les deux jours que dura ce cruel tourment ! Les uns nous disoient de grosses sottises, & nous vantoient à titre d'exploits, tous les crimes qu'ils avoient commis contre nous. Ils énuméroient les maisons brûlées, les femmes massacrées, les enfans égorgés : il y avoit de quoi faire frémir. D'autres, au contraire, essayoient de nous

peindre la vertu, & nous sermoient gravement sur ce qu'ils appeloient nos crimes & nos forfaits : d'autres enfin, & c'étoit le plus grand nombre, joignoient la dérision la plus atroce à la barbarie la plus scélérate.

On ne nous donnoit pour tout repas qu'un morceau de pain noir, & un seul verre d'eau, mais c'étoit avec le plus grand appareil. Un hérault précédoit la distribution, & publioit avec éclat qu'on alloit voir le *festin* splendide dont Sa Majesté le Roi Louis XVII alloit gratifier ses loyaux & fidèles sujets. D'autre fois c'étoient des soufflets qu'on nous distribuoit à tous à la fois ; ou des sceaux d'eau, qu'on nous versoit sur la tête, malgré la rigueur de la saison ; & l'on nous félicitoit alors sur ce que notre Saint-Père le Pape, par une faveur tout-à-fait bénigne, vouloit bien récompenser ses fidèles ouailles, par le renouvellement des très-saints Sacremens de *Baptême* & de *Confirmation*, & cent mille choses semblables.

Je n'aurois jamais fini, si je voulois continuer de rendre les humiliations & les souffrances dont on nous accabla. J'étois déjà vers la fin du second jour de mon supplice, & je priois le ciel qu'il lui plût de vouloir bien l'abréger par ma mort, quand, parmi les spectateurs qui défiloiient sans cesse devant nous, je reconnus parfaitement celui à qui j'avois

accordé la vie si peu de temps auparavant. Je vis qu'il me reconnoissoit aussi, car son visage changea tout-à-coup quand ses yeux me rencontrèrent. Il disparut d'abord ; mais revenant bientôt après, & paroissant se tirer du milieu de la foule, il s'avança droit à moi, & me désignant du doigt : " Camarades," dit-il à la soldatesque en gaieté, " en voici un que " je dénonce pour Prêtre," (en effet, ma courte chevelure, qu'un coup de feu avoit presque détruite, quelques semaines auparavant, m'en donnoit assez l'air) ; " certes," ajouta-t-il, " il n'est pas juste " qu'un soldat du Pape soit traité comme un satel- " lite des Rois ; ne lui accordons point les hon- " neurs de la fusillade, mais rendons-le plutôt à " la baignade qui le réclame."... (Il faut savoir, qu'en général les prêtres & les femmes étoient noyés de préférence.) " Ces honnêtes brigands," continua-t-il, " nous reprochent souvent d'être " injustes ; il faut leur prouver que nous nous en- " tendons pourtant assez bien à la justice distri- " butive ; &, quant à moi, je fais mon affaire " d'obtenir le redressement de ce tort-ci."—Et il s'en fut, aux ris & aux applaudissemens de la multitude, qui recommença pour moi toutes ses injures.

Cependant je n'augurai pas mal de cette aventure, malgré les paroles brutales de mon officier ; & j'en attendois impatiemment des nouvelles,

lorsque je le vis paroître à la nuit, dans le cachot
 où l'on nous enfouissoit tous les soirs. Il fit voir
 au geolier l'ordre de me changer de prison ; &
 continuant, devant les spectateurs, de me traiter
 comme il l'avoit déjà fait, il m'emmena. A peine
 fus-je entre ses mains, & hors de mon cachot, que
 changeant de ton & de langage : " Monsieur,"
 me dit-il, " prenez courage ; voici pour moi le mo-
 " ment heureux & doux de la reconnoissance ; je
 " vous sauverai, ou nous périrons ensemble." En
 même temps, se dépouillant d'une large redingotte
 uniforme, il m'en montra une seconde de mau-
 vaise mine, qu'il me fit prendre à l'instant, & me
 couvrant la tête d'un bonnet rouge qu'il tira de sa
 poche : " Profitons de l'obscurité de la nuit,"
 me dit-il, " & n'oubliez pas, sur-tout, que vous
 " voilà mon domestique. J'ai tout préparé pour
 " votre évasion, & j'espère réussir ; je ne suis de
 " service que demain matin : d'ailleurs, nous fai-
 " sons assez ce que nous voulons, & j'ai proposé
 " publiquement, à cause de vous, à plusieurs de
 " mes camarades, de venir cette nuit même nous
 " divertir chez les connoissances que notre long
 " quartier d'hiver nous a procurées de l'autre côté
 " de la rivière."

Pour gagner les derrières de l'armée nous eûmes
 à traverser une foule de postes, & j'eus le temps
 de me convaincre, à mon aise, du désordre inoui

qui régnoit par tout. Point de garde, point de précaution ; le mot d'ordre, dont mon libérateur s'étoit précautionné, lui fut tout-à-fait inutile. Nous arrivâmes au quartier général sans avoir été arrêtés nulle part : là nous profitâmes du bateau qui traversoit la rivière d'heure en heure. Arrivés sans accident à l'autre bord, mon généreux conducteur me mène dans une auberge ; il y commande un bon souper ; & dès que nous sommes seuls, il me tire de sa poche un certificat de civisme en bonne règle, dont le nom étoit en blanc, ainsi qu'un passe-port, dont les lieux restoient également en blanc : puis déposant ses armes sur la table, avec une bourse considérable, il met un genou en terre devant moi. " Disposez de tout cela," me dit-il : " c'est votre prisonnier que vous voyez à vos pieds, " & qui confesse en ce moment encore, ne devoir " qu'à votre générosité, la vie & la liberté dont " il jouit à présent : il n'a pas la prétention d'ac- " quitter en un jour d'aussi grands bienfaits ; mais " il veut seulement vous montrer qu'il étoit digne " de les obtenir. Quelque criminel que vous " paroisse le parti que j'ai pris," ajouta-t-il, " croyez " à présent qu'il est possible que je les justifie un " jour ; car les bons sentimens se plaisent à de- " meurer ensemble, & un cœur fidèle à la renon- " noissance, ne sauroit être tout-à-fait méchant. " Ma conduite doit paroître atroce à qui n'en a " pas

“ pas la clef, j'en conviens. Qu'il m'est cruel en
 “ ce moment, de ne pouvoir vous l'expliquer, à
 “ vous dont l'estime doit m'être si chère !
 “ Mais vous me ferez la grace de croire que c'est
 “ un secret qu'il m'est impossible de dévoiler,
 “ puisque je m'impose la loi de vous le taire.” —
 Emerveillé d'un procédé si touchant & si noble, je
 lui pris la main ; &, sans considérer davantage ni
 son opinion, ni ses principes, je l'embrassai tendre-
 ment.

Alors nous nous donnâmes nos noms, le lieu
 de nos anciennes demeures, & nous nous promîmes
 un attachement inviolable. Je tiendrai parole sans
 peine ; car, quel que soit désormais cet homme,
 & ses actions, je me sens le besoin d'être, non-seule-
 ment reconnoissant, mais encore, de l'aimer.

*Parti que prend le COMTE après sa liberté. — Détails
 curieux sur le Pays qu'il parcourt. — Il arrive chez
 lui, & revoit de ses payfans : scène touchante. —
 Désespoir qu'il éprouve. — Danger qu'il court. —
 Présence d'esprit de son Père nourricier, qui le sauve
 en le livrant à un Détachement de l'Armée Révolu-
 tionnaire.*

APRÈS m'avoir donné tous les renseignemens
 nécessaires sur les lieux voisins, mon libérateur
 me quitta pour aller joindre ses amis & la partie

qu'il avoit ménagée pour assurer mon évasion. Quant à moi, jetant les yeux sur une carte qui se trouvoit à la muraille, & considérant la distance qui me séparoit des frontières, la difficulté de les atteindre sans accident, & puis, il faut tout dire, entraîné aussi par le penchant irrésistible de mon cœur, à se rapprocher des lieux & des objets qui faisoient toute sa tendresse, je me décidai promptement. Ouvrant mon passe-port, j'écrivis Redon, & Rennes, dont la route me faisoit passer sur mes propriétés, & me conduisoit ensuite aux *Chouans*, où je comptois trouver encore de nouvelles occasions de prouver à ma cause, tout le zèle & le dévouement dont j'étois animé pour elle.

Le jour venu, je me mis en marche, m'écartant toujours avec soin des grandes routes & des villes fréquentées, pour prendre de préférence les petits sentiers, & les maisons de payfans : car, malgré que tous mes papiers se trouvassent en règle, je n'étois nullement jaloux d'en faire constater l'excellence.

Ah ! quel contraste étonnant me présenta sur toute ma route, la bonté de ces campagnes, & les crimes connus des villes qui les avoient ! Il semble vraiment que ces bons payfans se soient épurés par la Révolution ; & l'on seroit tenté de croire que, dans la confusion générale, la portion de vertus des villes a pris refuge dans les campagnes,

tandis que toute la méchanceté des campagnes, a couru grossir celle des villes. Comment persuader ce que je vais dire ? & c'est pourtant vrai. Notre religion sainte a repris, dans ces cantons, toute la force & la pureté dont elle animoit les premiers Chrétiens. La bienfaisance & la charité, qui en sont les sœurs inséparables, s'y sont fixées avec elles, & consolent ces peuples opprimés. C'est au milieu des persécutions & des supplices que ce phénomène s'est opéré ; c'est au milieu de dénonciateurs cruels & de satellites barbares, dans le voisinage des combats, & presque sur les champs de bataille ; aussi, les bons payfans qui peuplent ces campagnes, rappellent-ils le souvenir de ces saints anachorètes qui, placés au milieu des bêtes féroces, s'efforçoient de naturaliser les vertus au milieu de déserts rebutés par la nature.

Mais voici des traits qui prouveront encore mieux que toutes mes paroles. A la première station de ma course pédestre, je rencontrai, de nuit, une ferme, dont je n'osois d'abord demander l'entrée : j'en faisois le tour en tremblant ; mais quelle fut ma surprise & ma joie d'entendre distinctement, à la faveur du silence de la nuit, la lecture de la parole sainte, & le récit des Pseaumes : je me regardai dès-lors comme certain de tomber parmi des amis, & je ne me trompai pas.

Frappant le lendemain pour obtenir un second gîte, la femme à qui je demandois l'hospitalité,

me répondit : “ que les maisons devoient être la
 “ demeure des Chrétiens, & qu’ainsi je n’avois
 “ qu’à voir si je voulois entrer.”—J’y fus chari-
 tablement traité, & je n’en sortis qu’après avoir
 deviné que deux filles charmantes qui ne paroîs-
 soient qu’à la dérobee dans la maison, & y por-
 toient le titre de servantes, n’étoient autre chose
 que deux sœurs infortunées, recueillies par ces bons
 payfans lors de la défaite de l’armée royale, & pré-
 servées par eux du massacre général.

Enfin, dans mon troisième asyle, où je restai un
 demi-jour, ma conversation & mes manières ayant
 fait soupçonner de bons principes, ces bonnes gens
 me prirent pour un prêtre, & toute la maison vou-
 lut être confessée. Je devins alors le sujet d’une
 scène, que j’eus trouvée très-plaisante, si j’y avois
 été étranger : ils étoient tous à genoux devant moi
 pour obtenir cette faveur ; moi je l’étois devant
 eux pour les prier de m’en dispenser, & ce ne fut
 que par la fuite que je pus échapper à leurs trop
 pieuses instances.

Ce qui pourroit rendre raison, peut-être, de cet
 amendement admirable, & de cette ferveur surpre-
 nante, c’est la grande quantité de prêtres vertueux
 & zélés, qui, pendant long-temps, ont parcouru
 secrètement toutes ces chaumières au péril de leur
 vie, retenant les uns par des paroles touchantes,
 convertissant les autres par l’exemple sublime de

leurs vertus, & les enflammant tous par l'exercice constant & multiplié de nos saints mystères.

Voilà sans doute la cause de cette grande différence de principes & d'opinion, qui, dans cette partie de la France, divise plus particulièrement encore les habitans des villes & ceux des campagnes : elle est telle, qu'on seroit tenté de croire qu'ils ne sont pas de la même nation, & qu'ils semblent former plutôt deux peuples ennemis, dont l'un, victorieux & tyran, jouit avec insolence & dureté, tandis que l'autre, vaincu & opprimé, fait en secret des vœux pour sa délivrance, & ne semble pas éloigné de se la procurer par la force.

Mais laissons là de froids raisonnemens ; terminons des réflexions étrangères ; recueillons plutôt toutes mes facultés : j'ai besoin de toute la chaleur de mon ame, & de tous les sentimens de mon cœur ; car j'approche de mon site natal ; mes yeux reconnoissent cet horison favori... le battement de mon cœur m'annonce son voisinage, & mes pas tremblans m'annoncent que je le foule déjà. O vous dont l'ame impatiente retrouve avec transports des objets adorés ! vous qui après une longue absence, & mille dangers, revoyez votre douce & paisible demeure ! vous tous enfin, cœurs sensibles & brûlans, qui sentez vivement toutes choses ! vous dont l'enthousiasme ardent, & la tête exaltée, centuplent mille fois ces jouissances délicieuses, &

vous fait comprendre aisément celles qu'on ne peut vous décrire..... c'est à vous que j'adresse la fin de ce Chapitre ; c'est à vous seuls à bien sentir tout ce que j'éprouvois en ce moment, & les délices qui me ravissoient, & les saisissémens qui me suffoquoient, & la marche pénible avec laquelle je traversai lentement le bois touffu qui avoisine le château, & l'élan convulsif avec lequel je franchis tous les obstacles pour sauter au cou de ma bonne mère-nourrice, que j'aperçus sur le seuil de sa porte ; & d'abord, l'évanouissement de celle-ci, & les cris des enfans ; & puis, les larmes communes & les transports de tous.—“ Où est “ votre vieux maître?... Qu'est devenue votre jeune “ maîtresse ?” m'écriai-je, dès que mon cœur oppressé permit à ma bouche quelques paroles.— A ces mots, les larmes & les gestes douloureux recommencèrent.—“ Hélas !” me dit-on, “ depuis “ long-temps nous ne les avons point vus ; de- “ puis long-temps on les a conduits à la ville “ voisine : mon mari seul y va quelquefois, mais “ il nous en fait toujours un mystère.”—Il étoit précisément hors de la maison, & l'on courut bien vite aux champs le chercher.

Cependant, je ne pus résister long-temps au plaisir de revoir les différens objets qui avoient été si souvent les témoins passifs de mon heureuse enfance. Je m'échappai des mains de la bonne famille, & courus tout haletant vers le château....

Hélas ! quelle fut ma surprise & ma douleur de ne trouver que des ruines & des cendres, où mes yeux comptoient voir ma demeure chérie !... A ce spectacle déchirant, mon cœur se ressert, & mes mains s'élèvent vers le ciel.

Cependant, un calme profond régnoit en ces lieux, & la nature, parée de tous ses attraits, sembloit les prodiguer exprès autour de ces ruines, pour faire ressortir davantage le crime des hommes. Le jardin, les bosquets, le parterre, tous les charmans alentours avoient été respectés, & le doux printemps les embellissoit déjà de ses fleurs naissantes ; le ciel étoit pur & le jour serein ; un soleil brillant répandoit une chaleur bienfaisant, & la verdure nouvelle paroissoit de tous côtés. L'ame attendrie par des charmes si doux, & n'apercevant pas un objet qui ne me fût cher, & ne me rappellât un tendre souvenir, je me laissai tomber sur un siège de gazon, hélas ! trop bien connu de mon cœur... & là, je me mis à fondre en larmes.

Que de douces images vinrent alors frapper ma mémoire, & déchirer ma pensée ! Tout ce que je voyois autour de moi étoit autant de témoins de mon bonheur passé ; c'étoit cette même verdure où j'avois innocemment folâtré dès mes plus jeunes ans, ces mêmes violettes que ma main, chaque printemps, venoit cueillir de bonne heure, pour surprendre le réveil de ma Joséphine ; c'étoient

ces mêmes arbres sur lesquels des chiffres amoureux exprimoient ma tendresse, ces mêmes berceaux que ma main avoit courbés pour elle : d'un côté je revoyois le lieu révééré où, pour la première fois, en l'embrassant, je me sentis un trouble nouveau, de l'autre, l'endroit délicieux où j'osai chercher à l'expliquer ; ici, c'étoit l'ombrage chéri où notre bon père venoit avec intention enflammer nos cœurs par des lectures d'amour & de chevalerie ; là, le siège favori où il aimoit à se reposer des longues promenades que notre jeunesse lui faisoit entreprendre ; enfin, celui que j'occupois en ce moment, hélas ! étoit celui même où, auprès de ma Joséphine adorée, sa main dans la mienne, nous passions, de l'aveu de son père, les soirées brûlantes de l'été, & les balsamiques matinées du printemps, à causer ensemble sur les plans aimables de notre heureuse vie, pour laquelle nous nous promettions sans cesse un amour éternel & un bonheur sans fin... Des souvenirs si cruels, le dernier sur-tout, me firent passer par degrés de la tendresse à la rage, & du calme à la fureur.... “ Ah ! qu'ils sont loin “ de moi, ces momens de bonheur ! ” m'écriai-je, en me levant précipitamment ; “ je les ai connus, “ je les ai goûtés, & je ne les reverrai plus !..... “ non, je ne les reverrai plus ! ”.....

Poursuivi par cette déchirante idée, je marche à grands pas au milieu des ruines, sans objet, ni sans but, comme celui dont l'esprit est tout-à-fait aliéné.

Tous

Tous les tourmens de l'enfer étoient dans mon cœur. Ah ! si j'avois eu des armes en ce moment, je me ferois donné la mort.

J'étois dans cet état affreux lorsque mon père nourricier arriva. Il courut à moi, mais dans l'égarement de ma passion, je reçus à peine ses tendres embrassemens.—“ Où est-elle ? Où font-ils ? ” criai-je en le voyant ; “ je veux la voir... je veux la voir... &, dussé-je en périr, je la verrai !...” “ C'est impossible, mon cher enfant, ” me disoit le bon homme en me serrant entre ses bras, & devinant déjà le motif de mon égarement, “ elle est loin d'ici.... elle vit tranquille dans la maison d'arrêt de R***. Songez que si vous osiez y paroître, & que vous fussiez reconnu, cette imprudence suffiroit pour vous perdre tous deux.”—“ Peu m'importe, ” m'écriai-je, “ dût le monde finir au moment où je la verrai, je l'obtiendrai, ce moment de délices, & la mort me paroîtra douce à ce prix....”

En même temps je voulus me mettre en route vers l'endroit qu'il m'avoit nommé ; mais le bon père, gémissant sur mon état, & soupirant sur la perte de ma raison, essayoit encore de me calmer, & tâchoit d'employer la force pour me retenir. Voyant que c'étoit en vain, il changea de langage, & cessant tout-à-coup de me contrarier : “ Eh bien ! allons, ” me dit-il, “ mon jeune maître, mon cher enfant, je vais vous satisfaire... nous mour-

“ rons ensemble, & c'est vous qui l'av ez voulu...”
 — Et nous nous mêmes à marcher de concert.

Cependant, ces dernières paroles occupoient singulièrement mon esprit, & changeoient insensiblement la nature de mes sentimens ; ma fureur s'appaisoit par degrés, & faisoit place à cette espèce de calme qui tient de la stupidité : je continuois de marcher à la vérité, mais c'étoit machinalement, & plongé dans une rêverie profonde, dont j'aurois eu bien de la peine à définir le sujet. J'étois encore dans cet état lorsque j'en fus distrait tout-à-coup par le bruit des instrumens guerriers, & l'air vif & gai du fameux *ça ira*. Je lève les yeux, & j'apperçois, à quelques pas devant moi, une troupe militaire qui s'avançoit en défordre, & qui, jusque-là, nous avoit été dérobée par les inégalités du chemin.—“ Halte là, citoyens ! ” nous crie un des plus avancés—“ vos passe-ports & vos certificats de civisme ! ”—Ces paroles achèvent de “ me réveiller tout-à-fait, & je frémis d'horreur & de crainte, à la vue du spectacle qui m'environne. Je me vois pêle-mêle, non au milieu de soldats, mais de véritables brigands à faces patibulaires, dont les vêtemens en lambeaux contrastent étrangement avec le riche butin qui charge leurs épaules. Dans leur joie dégoûtante, ils chantent, ils sautent, ils gambadent tumultueusement autour d'une guillotine roulante, couverte de sang & de boues.

C'étoit un détachement de l'armée révolutionnaire, qui parcouroit le département pour faire exécuter la loi des réquisitions sur les hommes & les denrées, c'est-à-dire, que c'étoit plutôt une véritable association de brigands, qui pilloient, voloient, affaînoient, & se recrutoient légalement en vertu de la loi & de la guillotine.

J'avois à peine eu le temps de me reconnoître, & le retour de mes idées ne me permettoit pas encore de favoir ce que j'avois à faire, lorsque la prudence & la sagesse de mon père nourricier vinrent me tirer d'embarras, & décider mon sort. Cet homme respectable étoit plein de sens & d'expérience : — “ Citoyen,” dit-il, en me présentant au chef de ces infâmes bandits, “ tu vois un malheureux
 “ jeune homme, victime de la férocité des brigands : il a perdu par eux tout ce qu'il avoit de
 “ plus cher sur la terre ; leur atroce barbarie le
 “ prive en ce moment, des doux objets de sa tendresse. Brûlant de fureur & de vengeance, il
 “ vient s'enrôler sous tes drapeaux, & compte y
 “ trouver les moyens d'affouvir son ressentiment &
 “ sa rage.” — Mon silence morne & confus, ma contenance stupide, mes regards égarés, ne donnoient que trop d'apparence au rapport du vénérable vieillard, — “ Bravo ! Bravo ! ” s'écria-t-on de toutes parts, “ ça ira ! ça ira ! ça ira ! ” — “ Jeune citoyen,” répond le commandant, “ prends place parmi tes
 “ frères, & sois digne à jamais de leur vertu & de

“ leur courage.”—Oserai-je l’écrire?... Ces mots furent accompagnés, sur mes lèvres, de l’infâme baiser fraternel !....

Alors la troupe dégoûtante reprend sa route, & m’arrache à mon bon père, sans que ma bouche profère une seule parole. Sa main, en me quittant, presse tendrement la mienne ; & moi, en m’éloignant, je tourne mes yeux en arrière, je les fixe sur lui, & sur tous ses alentours de douce connoissance, jusqu’à ce que la sinuosité du chemin vienne les enlever tout-à-fait à ma vue, & me rendre à de nouvelles pensées, & à de nouveaux projets.

HISTOIRE DES CHOUANS.—Brigandage de l’Armée Révolutionnaire.—Excès commis sur sa route.

LES CHOUANS étoient un rassemblement d’hommes, qui commencent à devenir célèbres par leur nombre, leur courage, leur opiniâtreté, & leur succès. Ils avoient pris naissance dans les environs de *Fougères*, précisément au moment que l’armée royale traversoit la Loire, & se jetoit sur la Bretagne. Les trois fils d’un maître de forge, appelé *Chouan*, d’où leur est demeuré le nom qui les distingue encore aujourd’hui, s’étoient mis à la tête de cette nouvelle Vendée, & avoient obtenu

d'abord de grands avantages sur les nationaux dispersés ; mais quand le danger y eût fait venir en poste des armées patriotes, alors ils reçurent des échecs, qui les forcèrent d'abandonner la plaine, & de se réfugier dans les nombreuses forêts du pays, où il devint impossible à des étrangers d'oser les poursuivre.

Les défaites fameuses du Mans & de Savenai, si funestes à la cause royale en général, firent le bien des Chouans en particulier. Tous les malheureux Vendéens qui purent échapper aux fers des patriotes, furent grossir le rassemblement Breton. Réduits à chercher leur nourriture dans les bois, n'ayant d'autre abri que celui des arbres dépouillés de feuilles, chassés comme des bêtes fauves, ces malheureux firent le métier de brigands & de voleurs, dès qu'ils ne purent plus faire celui de militaires & de soldats. Ils attendoient les passans sur le bord de leurs forêts, ils alloient arrêter les couriers & les voitures publiques sur les grandes routes ; & se réunissant quelquefois par bandes, ils pouffoient leurs excursions jusques dans les villes voisines, pour se procurer des armes, des vivres, & de l'argent. La sévérité de la Convention, & la tyrannie des réquisitions, les servirent encore mieux que leur courage : les gens déclarés suspects, & ceux qui craignoient de le devenir ; le payfan à qui l'on avoit pris son cochon, & l'ouvrier dont on avoit gêné le travail ; enfin, la

plupart de ceux que la loi réclamoit pour la défense des frontières, accoururent peupler les bois & fortifier les Chouans.

Cependant le bruit de leur existence & de leur force leur attira des gentilshommes, qui vinrent chercher au milieu d'eux, la gloire & leur fureté. Alors ce rassemblement monstrueux de soldats, de bourgeois, de contrebandiers, de paysans, de manœuvres, de malfaiteurs même, prit une forme régulière & plus pure. Ils furent divisés par bandes; ils reconnurent des chefs; & ces Royalistes de la Bretagne, ces malheureux habitans des bois, que les patriotes éloignés n'ont jamais connus, que sous la dénomination méprisable d'*Oiseaux de nuit*, & de *Voleurs de grands chemins*, ces hommes sans nourriture, sans vêtemens, sans argent & sans armes, en un mot, dans le dénuement de toutes choses—ces hommes, dis-je, à force de courage, à force de constance, & comme par miracle, sont parvenus enfin à composer une armée formidable & nombreuse. La Convention en est fort inquiète; & le silence absolu qu'elle affecte depuis si longtemps, sur la force, & même sur l'existence des Chouans, prouvent assez toute la crainte qu'ils inspirent.

Au moment où je parle, on faisoit monter ces Chouans à trente mille hommes, postés dans tous les bois de la Bretagne, du nord au sud, depuis

Fougères jusqu'à Vannes. Plus de quatre-vingt mille patriotes essayoient vainement de cerner cet espace immense, & achevoient eux-mêmes, par leur gaspillage & leur barbarie, de mettre le comble à la misère de la province.

Après avoir vu mes parens, mon intention, comme je l'ai déjà dit, étoit d'aller me jeter parmi ces braves gens ; mais la circonstance bisarre de mon enrôlement imprévu, vint subitement déranger tous mes projets. Je vis en un instant s'évanouir toutes les espérances de mon cœur, & tous les plans de mon zèle ; il me fallut oublier ma famille, & renoncer aux Chouans : leur rencontre étoit trop incertaine, & ma désertion eût été trop dangereuse. Après y avoir mûrement réfléchi, je pris le parti de m'abandonner tout-à-fait aux temps & aux circonstances, comptant bien que le voisinage des frontières pour lesquelles j'étois destiné, ou quelques-uns de ces événemens miraculeux sur lesquels mon étoile commençoit à me donner l'habitude de compter, ne manqueroient pas, tôt ou tard, de me fournir une occasion de me sauver.

Entraîné dans ce nouveau tourbillon, je me décidai donc à tourner avec lui, persuadé que ma sûreté se trouvoit précisément dans le voisinage de mes bourreaux, & le secret de mes principes, dans la publicité de leurs crimes. Hélas ! que j'eus à en voir ! Que d'horreurs il me fallut contempler !

Devenus l'effroi des campagnes & des villes par nos dévastations & nos brigandages, le payfan fuyoit à notre approche avec tout son bétail, & l'honnête habitant des villes se cachoit avec son bien. Semblables à l'ouragan furieux, nous chassions tout devant nous, & ne laissions derrière que les traces de la plus horrible destruction. Nous faccagions, brûlions & massacrons suivant notre bon plaisir ; aucun titre de propriété ne nous arrêtoit, & la vie d'un homme nous coûtoit peu de chose. Dès que nous arrivions dans les villes, les *Sans-culottes* nos frères venoient en foule au-devant de nous, pour nous complimenter, & grossir notre troupe formidable. Le chant, la danse, la table, & le vin, occupoient d'abord nos premiers transports ; mais l'orgie ne se terminoit jamais que pour faire place aux exécutions révolutionnaires. Alors la guillotine, notre terrible avant-garde, surmontée de deux pavillons couleur de sang, au-dessus desquels flotloit encore un immense drapeau noir, se mettoit en marche aux cris & aux applaudissemens de la multitude, qui indiquoit la demeure des coupables. On enfonçoit les portes ; on pendoit les pavillons rouges aux fenêtres ; on coupoit la tête au propriétaire, s'il avoit le malheur d'être saisi ; & l'on détruisoit toujours ses meubles, souvent sa maison.... Tel est le spectacle infernal qu'il me fallut supporter pendant près de quinze jours que dura notre marche, pendant lesquels je vis,

à chaque pas, des crimes qui faisoient oublier ceux de la veille, & que l'on surpasseoit ensuite par ceux du lendemain.

Sur ma route, je vis encore ce que j'avois déjà remarqué par-tout ailleurs : des campagnes assujetties, & disposées à la révolte ; des villes armées & dans l'anarchie ; des négocians pros crits, des bourgeois tremblans, des sans-culottes enragés, & des Jacobins triomphans. Ceux-ci, dans chaque ville, secon dés de quelques commissaires, ou représentans du peuple, étoient les maîtres des biens, les juges des personnes, & les arbitres de toutes choses : c'étoient eux qui nous régaloient à notre passage, & qui ordonnoient les fêtes *sans-culottières*, dont on nous faisoit par-tout l'hommage.

Nous en reçûmes une.... Grand Dieu ! j'en frémis encore ; mon imagination s'en effraie, & ma plume s'y refuse.... mais pourquoi la taire ? On ne sauroit trop publier les désordres & les crimes qu'enfantent la révolte & l'anarchie : faire connoître notre turpitude, c'est en dégoûter ceux qui nous suivront. Pour ma part, je voudrois qu'on élevât, à la place de chaque crime, un monument qui le fît connoître, & qu'il portât une inscription qui en fît détester la cause. Ah ! sans doute, notre malheureuse patrie en seroit couverte ; mais nous aurions du moins la douce consolation de penser, que ces témoins de notre honte, & de nos malheurs,

seroient à jamais les garans les plus sûrs de la sagesse & du bonheur de nos descendans. Cette foule de monumens épars deviendroient pour eux autant de signes funèbres de nos attentats : peut-être les changeroient-ils, avec le temps, en trophées de gloire & de loyauté ; alors, la vaste enceinte qui les supporteroit, se trouveroit tout à la fois le tombeau de nos crimes, & le théâtre de leurs vertus... Hélas ! ô douce & aimable illusion ! marche trop rapide de mon ardente pensée... je parle déjà de vertus, & long-temps encore, je n'aurai que des crimes à tracer !...

Qu'on lise donc, que dans une ville qui se trouvoit sur notre passage, on voulut nous faire partager les plaisirs de la *Fête de la Nature* : un temple de feuillage s'éleva sur la place publique ; un cirque de gazon en fit tout le tour, & une enceinte impossible à franchir en ferma toutes les issues. Au dedans furent introduites comme autant de victimes, & avec la plus sévère recherche, toutes les femmes & les filles, précédées ou suivies de tous les Sans-culottes qui se présentèrent. Là, on tint les discours les plus infâmes, on chanta les hymnes les plus sacrilèges, on fit le repas le plus dissolu, on porta les fantés les plus impures, on se vêtit de la manière la plus indécente, on dansa les pas les plus lascifs ; & l'on termina enfin cette scène effroyable par un coup de théâtre plus effroyable encore : c'est ce qu'ils appeloient *le grand*

Sacrifice à la Nature. Le signal fut donné, & dès cet instant, chaque Sans-culotte eut le droit de disposer de tout ce qu'il voulut.

Arrivée du COMTE à Paris.—Ouverture de la Campagne.—Prise de Landrecies.—Consternation : le Comte en profite pour abandonner son bataillon, & s'unir à des partisans de la Royauté.—Plan vrai ou prétendu du Colonel Mack.—Le Comte est arrêté, & n'échappe à la guillotine que par une circonstance miraculeuse qui lui rend sa liberté.

ENFIN nous arrivâmes à Paris, & nous y entrâmes précisément au moment où l'on recevoit la nouvelle effrayante de l'ouverture de la campagne, & de la prise de Landrecies. Il est difficile de peindre la consternation qui se répandit alors parmi les auteurs de la révolution : je dis parmi ceux-là ; car, quant au peuple, & à cette classe de gens qui depuis long-temps n'en font plus que les témoins passifs, je les trouvai plus qu'indifférens sur des revers, que beaucoup d'entr'eux fouhaitoient peut-être plus ardemment que des victoires. Hélas ! qui nous eût dit qu'un si beau début devoit amener une fin si désastreuse ? Qui nous eût dit que des défaites sans nombre succéderaient aussitôt à ce

premier avantage ? Nous y fûmes tous trompés ; & les patriotes, qui tremblèrent d'être perdus, & les royalistes, qui crurent avoir triomphé. Pour moi, je confesse ingénument, que je fus du nombre de ces derniers ; & , dans l'excès d'une confiance, que plus de quatre ans de *disappointment* auroit dû corriger, je saisis le moment de trouble & de confusion que la nouvelle de ces revers causoit dans la capitale, pour aller me joindre à ceux qui tâchoient d'exciter des commotions en faveur de la Royauté : cela ne me fut pas bien difficile, car je jouissois d'une liberté extrême. Si la frontière & l'armée sont pénibles & dures aux soldats patriotes, il faut convenir qu'on sème de jouissances & de fleurs le chemin qui les y conduit ; & je ne suis plus étonné qu'ils en trouvent un si grand nombre de bonne volonté.

En arrivant à Paris, ceux qui se sont engagés volontairement y sont tout-à-fait libres : on les loge magnifiquement dans les palais, & les nombreux hôtels des Emigrés, non en militaires, mais, pour me servir de leur expression, en véritables *Muscadins*. Ils y font tous un séjour de huit ou dix jours au moins, pendant lesquels ils ont tous les Spectacles *gratis*, la tribune des Jacobins, celle de la Convention, des repas des Sections, des orgies de la Garde nationale, & douze francs par jour pour visiter, à leur aise, toutes les beautés de la *Mère de la révolution* : c'est ainsi qu'on nomme Paris aux habitans des provinces.

Avec cette aisance & cette liberté dont je jouissois dans la capitale, on voit qu'il ne me fut pas difficile de choisir mes amis, ou plutôt ceux de mon opinion : il me fut tout aussi aisé de les trouver ; car ils prenoient à peine, dans ce moment, le soin de dissimuler. Bientôt, grâce à la confiance imbécille, à l'indiscrétion stupide qui caractérise si bien notre parti, je fus aggrégé au milieu d'eux, & initié tout-à-fait à leurs *plans absurdes*, à leurs *projets ineptes*, à leurs *espérances ridicules*. Je me permets de m'exprimer ainsi, parce qu'alors je partageois tous leurs sentimens, & que j'espérois, peut-être, plus qu'eux tous, surtout lorsqu'ils m'eurent fait connoître le plan vrai ou supposé du fameux Mack, dont ils se disoient plus que certains.

D'après ce plan, plus digne d'Alexandre & de César, que de nos timides Cabinets modernes, les Autrichiens, disoit-on, après avoir fait remonter tous les magasins de la *Belgique*, dans les places fortes de la *Meuse* & de l'*Escaut*, devoient rompre tout-à-coup le cordon qu'ils formoient depuis *Furnes* jusqu'à *Luxembourg*, & se réunir, en masse, vers *Landrecies* & *Le Quesnoy*. Les patriotes n'auroient pas manqué de donner dans le piège, & se feroient empressés de doubler les deux aîles Autrichiennes en s'enfonçant avidement dans le pays ennemi, par les ouvertures qu'on leur avoit présentées. Alors les Autrichiens, sans

s'inquiéter de leurs mouvemens, devoient se porter rapidement vers la *Somme*, dont ils auroient couvert leur gauche en s'emparant de tous ses passages. Le front de l'armée auroit défendu la tête de la rivière, tandis que la droite, sans avoir aucun ennemi à combattre, ni aucune place à assiéger, auroit fourragé un pays plat, fertile & ouvert à l'infini. Pendant ce temps, *le Comte de Moira*, à la tête d'un corps d'Anglois, venoit débarquer tranquillement sur les derrières, à l'embouchure de la *Somme*, & conduisoit avec lui un immense convoi, abondamment pourvu de toutes les provisions de guerre & de bouche, qui pouvoient être nécessaires pour une entreprise aussi importante.

Alors ces forces, réunies au nombre de 200 mille hommes, marchaient droit à Paris, qui n'étoit pas à plus de 20 lieues de là. Elles se grossissoient, dans leur route, de tous les partisans de la Royauté, & de la masse du peuple, qui se décide toujours pour le succès. Cette armée formidable avoit pour elle le sentiment de sa force, l'avantage de sa discipline, & la hardiesse de son attaque : elle arrivoit, sans obstacles, sous les murs de la capitale ; & cette ville, sans défense, peuplée de lâches ou de mal-intentionnés, imploroit elle-même l'assistance du vainqueur. Alors, la révolution finissoit, & les armées patriotes obéissoient aux ordres de **LOUIS XVII**, avec la même faci-

lité qu'elles avoient obéi fucceffivement à ceux de la *Législature*, & à ceux de la *Convention*, à ceux de *Brissot*, & à ceux de *Robespierre*.

Supposons un moment que, contre toute attente, & en dépit des probabilités les moins douteuses, toutes ces combinaisons eussent été insuffisantes, qu'arrivoit-il ?... S'il falloit songer à une retraite, n'avoit-on pas de tous côtés des provinces entières sans défense, où l'on eût trouvé par-tout des postes excellens, des recrues nombreuses, & des magasins immenses ? Pouvoit-on craindre de manquer de vivres pour deux cents mille hommes, dans un pays où des réquisitions en avoient marqués pour quinze cents mille ? N'avoit-on pas derrière soi deux énormes *Rassemblemens royalistes*, à l'aide desquels il devenoit facile de reprendre la position offensive, ou du moins de s'établir sur la côte, d'une manière inattaquable ? N'avoit-on pas pour soi l'espoir de nouvelles insurrections, & la certitude d'une guerre civile intérieure, l'avantage toujours incalculable du premier succès, & la confusion inévitable qu'entraîne les premiers revers ? Ne devoit-on pas compter sur les fautes des généraux, & sur la peur des législateurs, enfin, sur le détraquement universel de toute la machine de ce grand gouvernement ?

Bien certainement, la lecture de ce plan, qui paroît n'avoir été qu'un songe, me laisse encore

aujourd'hui la conviction entière du succès, & j'en doutois alors si peu, que je calculois déjà le jour & le moment de la restauration de la Monarchie, lorsqu'on vint m'arracher à cette douce chimère, & me forcer de m'occuper de ma dernière heure.

Un facteur de la poste vint un jour me demander à l'hôtel où je demeurois, & lisant une adresse que j'eus le malheur de réclamer, je fus aussitôt saisi & conduit à l'Abbaye. Le lecteur est étonné sans doute de cette algarade, à laquelle je ne l'ai point préparé : je le fus assurément bien davantage, il me croira sans peine. Cependant je vais lui expliquer la cause de ce nouveau malheur, & cela lui donnera une idée de l'espionnage universel qu'on avoit organisé dans toute la France, & du peu de respect que l'on portoit à l'inviolabilité des lettres.

A peine je m'étois sentis libre à Paris, à peine j'avois souri à la perspective heureuse qui s'offroit à mes vœux, que je ne pus résister au plaisir de mettre le comble à mes espérances & à mon bonheur, en communiquant par lettres, avec les objets chéris que je n'avois pu voir en personne. On m'avoit nommé la ville & la prison qui les renfermoient. Dans l'excès de ma joie, & de ma crédulité, calculant déjà l'heure de leur délivrance, & de notre réunion, je hasardai, avec toutes les précautions imaginables, de leur faire parvenir quelques

quelques lignes avec mon adresse. J'attendois avec impatience le retour du courier ; il arriva : mon cœur en palpitoit ; mais hélas ! au lieu de douces & consolantes paroles, je ne vis qu'un ordre fatal d'arrestation. J'ignore encore par quel manège tout cela fut trâmé : tant il y a cependant, que ce fut de ma propre lettre, dont on se servit pour me convaincre, & me condamner.

Il n'y avoit que deux jours que j'habitois ma nouvelle prison, quand je fus transporté à la Conciergerie : je savois que ce changement étoit un arrêt de mort, aussi je n'attendois plus rien, lorsqu'un de ces événemens miraculeux, qui ont si souvent préservé ma vie depuis mon séjour en France, vint encore me tirer d'embarras.

La veille de mon jugement, un greffier vint en grand appareil, me demander mon nom, mon âge, ma patrie, & mon domicile. Me croyant à ma dernière heure, & voulant périr avec honneur, je ne dissimulai rien, & ce fut précisément ce qui me sauva.

Le lendemain de fort bon matin, long-temps avant l'heure du tribunal, je me vis conduit dans une chambre voisine, où je trouvai un beau jeune homme, qui me demanda avec intérêt si je n'étois pas la personne qui portoit le nom & la qualité que j'avois déclarés la veille. Sur mon affirmation, il montra au geolier sa carte de Membre

d'un des Comités de l'Assemblée, & lui donna l'ordre de nous laisser seuls.—“Quoi !” me dit-il, en me prenant la main, “le souvenir de notre ancienne liaison feroit-il donc tout-à-fait éteint, & la différence de nos opinions auroit-elle fait cesser toute amitié entre nous ? Pour moi, je vous aime toujours ; & si j'avois mal choisi, le parti que je fers aujourd'hui, je rendrois graces au ciel d'une erreur qui m'a fait sauver mes parens, & me procure encore aujourd'hui le bonheur de sauver un ami.”

A ses premières paroles je l'avois d'abord reconnu ; c'étoit un de mes camarades avec qui j'avois été tendrement lié : je l'avois perdu de vue depuis près de 6 ans ; & il n'étoit point étonnant que je ne l'eusse point reconnu, sous le costume révolutionnaire qui le déguisoit à mes regards.

Une tête vive, un esprit exalté, un sang bouillant, étoient les qualités communes qui nous avoient rapprochés, dès que nous nous étions vus. Avec ce caractère ardent & enthousiaste, on ne prend pas toujours le bon parti, mais à coup sûr, on en épouse un, & on le sert chaudement. Il s'étoit jeté dans la Révolution : je le savois ; mais j'étois bien loin de supposer le rôle important qu'il y jouoit. Quelle fut ma surprise en apprenant le nom sous lequel il étoit entré dans la carrière révolutionnaire, de retrouver, dans mon ancien cama-

rade, celui dont les papiers publics m'avoient transmis souvent les discours, les propositions & les principes.

Je n'en puis dire davantage sur son compte ; peut-être en est-ce déjà trop.—“ Je vais vous “ mettre en liberté,” me dit-il, “ & j'espère qu'à “ l'avenir, vous vous montrerez plus prudent & “ plus sage ; car je n'aurois sans doute pas le pou- “ voir de vous sauver une seconde fois... Au de- “ meurant,” ajouta-t-il, avec noblesse & galanterie, “ tout en arrachant une victime au parti dont “ j'adopte les principes de bonne foi, mais dont “ je déteste les mesures féroces, je suis bien loin “ de vouloir lui rendre un ennemi redoutable, & “ j'exige de vous la parole d'honneur de demeurer “ neutre, à l'avenir, dans le combat à mort de la “ République contre la Royauté : c'est la seule “ condition que je requiers de vous, pour prix “ du danger que je cours à vous sauver.”

On pense bien que je ne fis pas le difficile, & que je la donnai sans peine. Alors, rappelant le geolier, il me fit effacer de la liste des prisonniers, lui disant tout simplement qu'il m'amenoit avec lui ; après quoi nous sortîmes : cela ne causa pas plus d'embarras que cela.

J'ai su par la suite qu'il ufoit d'un droit commun aux membres de certains Comités, qui se faisoient toujours apporter la liste des accusés, avant qu'ils

passassent au Tribunal, & qui, là, à l'exemple de proscriptions Romaines, se demandoient, s'accordoient, ou se refusoient des têtes amies, ou ennemies.

Le COMTE tranquille pendant quelque temps.—Il est arrêté comme suspect.—Chûte de Roberfpierre.— Délivrance du COMTE.—Il retrouve à Paris l'Inconnu dont il a été déjà fait mention.—Le COMTE émigre de nouveau par son conseil.—Conclusion.

RENDU sage par le danger imminent auquel je venois d'échapper, aussi bien que par les avis salutaires de mon libérateur, je lui tins scrupuleusement la parole que je lui avois donnée ; & abandonnant pour toujours les groupes populaires du palais-royal, & les rassemblemens aristocrates des cafés, ou des maisons de jeu, je fus modestement à l'écart, me loger dans un petit grenier de la rue C.... Le bas de la maison étoit occupé par un libraire, avec lequel je m'abonnai ; & le second, par une petite société de femmes de province, qui vivoient fort retirées. Le hasard me procura leur connoissance, & ce fut une grande douceur pour moi dans ma retraite.

Me rencontrant un jour avec l'une d'elles chez le libraire, je l'entendis lui demander les *Mé-*

moires de Sophie de Sternheim, qu'il se trouva ne pas connoître. Je demandai galamment la permission de l'apporter, à la première de mes courses. C'étoit un petit roman, traduit de l'Allemand assez peu connu, &, par un hasard singulier, le premier que j'eus lu de ma vie. Je ne tardai pas à le trouver, & mon introduction auprès de ces Dames devint le prix de ma politesse.

Elles étoient fort jolies & fort agréables, venues à Paris depuis la Révolution, &, suivant toutes les apparences, pour se dérober aux persécutions dont on accabloit les parens des malheureux Emigrés.

Il est certainement très-bisarre que, pendant près de six semaines que nous nous sommes vus, nous n'ayons jamais parlé ni *révolution*, ni *nouvelles*, & que nous n'ayons pas cherché, par des questions mutuelles, à pénétrer nos vrais sentimens. Cette extrême discrétion, à mon avis, étoit une grande indiscretion, & prouve assez que nous avions tous également besoin du mystère : elle prouve aussi à quel point l'inquisition révolutionnaire a pu influencer sur le caractère aimable & confiant du François indiscret & léger.

Livré tout entier à mes livres, & à ma petite société, je partageois mon temps entre l'étude, & les jolies recluses, consacrant le matin à la lecture, & le soir à la conversation. Je ne sortois jamais

que par nécessité, & toujours le moins possible : j'éloignois ainsi peu à peu l'idée de mes malheurs passés, & celui de mes dangers présens. Affermi dans mon donjon, je m'y attachois chaque jour davantage, & je jurois bien de ne le quitter que pour un mieux bien assuré.... Hélas ! vains projets ! Quand la fortune poursuit un malheureux, il est bien difficile d'échapper à ses coups.

Un jour que je traversois le Palais-Royal, pour aller dîner chez un petit restaurateur, dans la rue de S..... j'apperçus beaucoup de trouble & de confusion à l'extrémité du jardin, où je devois passer. Comme j'étois guéri, depuis long-temps, de la curiosité qu'inspirent toutes les foules populaires, je pris sagement par une des petites allées qui conduisent dans la *rue des bons enfans* ; mais je la trouvai gardée par un sentinelle qui m'en défendit la sortie : je fus aussitôt à une seconde, mais ce fut encore de même : alors, saisi par la peur, je courus bien vite sur mes pas, à celle par laquelle j'étois entré. Quelle fut toute ma frayeur d'y rencontrer une troisième bayonnette, & de voir distinctement, alors, marcher vers moi deux compagnies de grenadiers en bataille, qui s'avançoient lentement vers le côté opposé du jardin, chassant devant eux tous ceux qui s'y étoient trouvés, lors de l'investissement. Nous étions plus de 150, ou 200, qu'on accula dans un fond, & que l'on prit comme des poissons dans un filet.

Nous fûmes tous examinés de la manière la plus rigoureuse ; & comme mon certificat de civisme laissoit quelques doutes, je fus inscrit au nombre des gens suspects, & conduit avec eux dans la prison du *Luxembourg*.

De toutes les aventures malheureuses qui m'étoient arrivées, c'étoit sans doute celle qui me présentait le moins de dangers : cependant elle n'en étoit pas tout-à-fait exempte ; car les gardes nombreuses qui nous entouroient, les canons à mitraille qui nous menaçoient de toutes parts, la dureté avec laquelle on nous régloit, jusques aux alimens les plus nécessaires : toutes ces choses nous rappeloient assez souvent, qu'on nous traitoit plus en criminels dont on veut se débarrasser, qu'en gens suspects dont on veut s'assurer. D'ailleurs on accusoit de temps en temps les prisonniers d'avoir conspiré leur évasion, afin d'avoir un prétexte pour les faire périr, & préparer ainsi de nouvelles places à la foule qu'on accumuloit sans cesse vers les prisons. Enfin, nous étions dans les fers de ROBERS-PIERRE, & comment échapper des griffes de ce tigre altéré de sang, qui, depuis quelques mois sur-tout, sembloit ne plus vivre que de têtes coupées, & de corps sanglans.

Je faisois à ce sujet d'assez tristes réflexions : elles finissoient toujours par me mener à la guillotine ; & je n'en doutois guères, lorsque de tous les événemens inattendus qui m'ont été si favorables,

le plus étrange, sans doute, vint détruire mes craintes, & me rendre à une entière liberté.

Le terme que la Providence avoit fixé à la prospérité de la *terreur*, & les temps que mon Inconnu m'avoit prédit, étoient enfin arrivés. Ce *Roberspierre*, à jamais exécration, qui sembloit avoir pris à tâche de dépeupler la France par la guillotine; ce Roberspierre, que des circonstances & des hasards heureux avoient amené à une place au-dessus de ses talens; ce Roberspierre, qui ne connoissoit d'autres secrets, pour s'y maintenir, que d'égorger sans cesse; ce Roberspierre, à qui le sang versé, dit-on, avoit tourné la tête dans les derniers temps, & qui n'en étoit que plus avide encore; ce Roberspierre enfin, si puissant, si redouté, si terrible, lui qu'on eût pu comparer au chêne formidable des forêts, fut renversé comme le plus foible des roseaux. Encore le matin, ses regards faisoient trembler des millions d'hommes, & le soir des enfans fouloient son corps. Exemple frappant & terrible de la justice du ciel, & de la destinée du crime!

La mort du *tyran*, car c'est peut-être l'épithète la plus juste qu'on ait donnée depuis la révolution, sa mort, dis-je, fut une crise heureuse de l'humanité expirante. La France entière s'en ressentit à l'instant même : par-tout les exécutions furent suspendues; les jugemens arrêtés, & les prisons ouvertes. Un des Représentans vint lui-même

même enfoncer la nôtre : & quand j'en sortis, je crus en vérité retrouver un peuple qui n'étoit pas celui que j'avois laiffé. Ce n'étoit plus cette foule hagarde & livide, applaudissant aux têtes qu'elle voyoit tomber, & criant pour en demander de nouvelles ; c'étoit un concours immense de peuple, dont l'œil humide & l'attitude sensible, recevoit notre délivrance comme un bienfait, & faisoit retentir les airs des mots sacrés & doux d'*humanité* & d'*indulgence*. Quel changement, grand Dieu ! en un instant, & par la mort d'un seul homme..... Ah ! qu'on définisse donc ce que c'est que le peuple & son opinion !

Un des premiers effets de ma liberté fut de me faire retrouver quelques-unes des figures que j'avois connues dans la province : elles me remirent sur la voie de l'*Inconnu*, qu'on ne peut avoir oublié, & j'eus le plaisir de l'embrasser dans Paris. J'appris de lui que les événemens du jour, & des combinaisons nouvelles, avoient dissous la société où je l'avois rencontré, au point d'en pouvoir dire, sans indiscretion, tout ce que je me suis permis d'écrire. Je restai quelque temps avec lui sans inquiétude, à la faveur du nouveau système de modération & de justice ; j'en profitai même pour voir de près, à l'aide de ses données, & de sa pénétration, les nouvelles factions qui se disputoient le champ de bataille. Je n'en dirai rien ; elles sont encore trop confuses, & leurs projets trop embrouillés.

Pour terminer mon récit, je me permettrai de dire seulement que c'est cet *Inconnu*, qui ne le fera sans doute pas toujours, qui me décida, sur ces entrefaites, à quitter Paris, même la France, & à aller au dehors, par une seconde émigration, chercher l'oubli de mes dangers, & le calme de mes sens. Mon cœur seul voulut résister d'abord un moment à cet engagement singulier ; mais ayant appris que les Chouans avoient forcé la ville qui renfermoit tout ce qui m'étoit cher, & qu'il me devenoit tout aussi impossible de le retrouver, qu'auparavant, je cédai aux sages instances de mon Inconnu ; &, muni d'un bon passe-port, admirant sur ma route le changement qui m'avoit ravi d'étonnement dans Paris, j'atteignis la frontière sans vexation & sans crainte ; & je passai de France en pays étrangers, avec la même facilité & la même confiance que celui qui, jadis, auroit quitté le tumulte de la ville, pour aller jouir quelques temps du repos de la campagne.

Depuis ce temps, j'attends, avec tout le monde, l'issue des événemens. Mais, plus heureux que personne, je jouis mieux, peut-être, des délices de ma liberté nouvelle ; & c'est pour y mettre le comble, que je me suis donné le plaisir de raconter aujourd'hui les horreurs de ma captivité passée.

F I N.



POSTSCRIPTUM DE L'ÉDITEUR.

AU moment où l'on alloit publier cette Seconde Partie, le COMTE de C*** vient de voir couronner ses Aventures par la plus heureuse, la plus inattendue, & la plus propre, sans doute, à compléter les apparences romanesques de son récit. La Première Partie de cet Ouvrage a mérité l'attention de plusieurs Papiers publics, qui en ont transmis au loin des Extraits agréables & intéressans : ils sont parvenus jusqu'en Suisse, dans le fond d'un hermitage solitaire, où une jeune *Beauté* versoit à l'écart, des larmes amères sur les malheurs de sa patrie, & le veuvage de son cœur. A la lecture du paragraphe qui désigne le Comte, & quelques-unes de ses curieuses Aventures, la charmante Recluse est frappée tout-à-coup : elle espère, elle s'émeut, un heureux pressentiment la guide ; &, prenant une plume, elle trace quelques lignes qui vont déterminer son sort. En effet, l'éclaircissement est satisfaisant & prompt : ce Comte est précisément l'*Amant* qu'elle pleure ; & elle, cette *Joséphine*, dont la perte a fait verser tant de larmes.

A présent, on va se demander sans doute par quelle magie cette aimable fille se trouve ainsi transportée dans ces contrées paisibles ? Le voici en peu de mots. On vient de voir, dans le cours de cette Seconde Partie, que dès le commencement des troubles de la Vendée, elle fut conduite, avec son père, dans les prisons de R.... ; le bon vieillard succomba bientôt aux chagrins journaliers dont on flétrissoit son cœur : & alors, l'intéressante *Joséphine*, exposée aux outrages d'une garde insolente & brutale, crut ne pouvoir sauver son hon-

neur & ses jours, que par la fuite. Elle trompa la vigilance de ses surveillans, & prit la route de la Vendée, où elle avoit quelques parens ; mais elle ne put y parvenir ; & alors commence pour elle une foule d'Aventures, cent fois plus extraordinaires, & plus romanesques, que celles qu'on a lues dans le Récit du Comte. Elle erre pendant long-temps dans l'intérieur de la France, sans soutien, sans protecteur, & sans guide, & donne l'exemple des hasards les plus extraordinaires & les plus bizarres. Elle se trouve plusieurs fois dans sa course, à la veille d'entrer dans Toulon, où elle eut rencontré le Comte : & rebutée de ne pouvoir y pénétrer, elle va se faire arrêter à Lyon, où elle a le bonheur de sauver la vie de son Amant, enfermé dans la même prison qu'elle : car le lecteur a déjà deviné, sans doute, qu'elle est précisément cette aimable prisonnière dont le vieux geolier faisoit de si pompeux éloges. Elle a reconnu le Comte au portrait qu'elle a vu ; & ses sollicitations, les larmes, & son argent, ont séduit l'avare gardien, qui a promis de les sauver tous deux. Alors, elle écrit au Comte, pour lui tracer sa marche, & lui faire tenir une somme considérable ; mais l'avid geolier vole l'argent, supprime la lettre ; & pour mieux voiler sa friponnerie, il les fait évader par des voies différentes. Il met l'une sur la route de Suisse, où elle arrive sans accident ; & envoie l'autre dans l'intérieur de la France, dont il ne sort qu'à force de miracles. Enfin, après bien des traverses, le ciel les rapproche sur une terre hospitalière : ils vont s'unir ; & les seuls plaisirs du cœur leur tiendront lieu de tous les biens de la fortune. Que toute ame sensible & bonne s'intéresse à leur sort, & fasse des vœux pour leur bonheur !

